

Revue de presse

LES INNOCENTS,
MOI
ET L'INCONNUE
AU BORD DE LA ROUTE
DÉPARTEMENTALE

pds 2020

création

Peter Handke
Alain Françon

3 – 29 mars 2020



Contacts presse

Dorothee Duplan, Camille Pierrepont et Fiona Defolny, assistées de Louise Dubreil
01 48 06 52 27 | bienvenue@planbey.com

Dominique Racle

06 68 60 04 26 | dominiqueracle@agencedrc.com

Dossier de presse et visuels téléchargeables
sur www.colline.fr/bureau-de-presse

JOURNALISTES PRÉSENTS

Presse quotidienne

CHEVILLEY Philippe - Les Echos
DA SILVA Marina - L'Humanité
DARGE Fabienne - Le Monde
DE PREVAL Guillemette - La Croix
DE VIRY Marin - Le Figaro
DIATKINE Anne - Libération
LANCON Philippe - Lançon
MEREUZE Didier - La Croix
VIERRON Florence - Le Figaro

Presse hebdomadaire

CERF Juliette - Télérama
GAYOT Joëlle - Télérama Sortir
HELIOT Armelle - Figaroscope
HERNANDEZ Brigitte - Le Point
LE TANNEUR Hugues - La Vie, Des mots de minuit
PORTE Sébastien - Télérama
SOURD Patrick - Les Inrocks

Presse longs délais

BOIRON Chantal - Ubu
CHAMPALAUNE Mathieu - Transfuge
CHEVRIER Hélène - Théâtral Magazine
ENDEWELT Simone - La Presse Nouvelle Magazine
HAN Jean-Pierre - Les Lettres françaises
JEANCOURT Oriane - Transfuge
LAINÉ Gilles - Décision Santé
LE SCANFF Yvon - Etudes
LESQUELEN Pierre - I/O Gazette
MAZLOUMAN Mahtab - Actualités de la scénographie
PIOLAT-SOLEYMAT Manuel - La Terrasse
PONCET Dominique - Lire
SERVIN Micheline - Les Temps Modernes

Presse longs délais

BORDERIE Olivier - AOC
ATINAULT Marie-Laure - Radio Enghien
AUFFRET Cyril - TF 1
CHÂTELET Caroline - France Culture, Transfuge
CHAZAL Claire - France 5
CHEDEBOIS Valentine - France Inter
COLAS Chantal - France Bleu Paris
COMMEAUX Lucille - France Culture
FEDOROVA Xenia - RT France
GASNIER Paul - C8
GESBERT Olivia - France Culture
LE FEUVRE Aurélien - IDFM

MAALOUF Muriel – RFI
MALAMUT André – Radio Soleil
MOUSSOUS Sadika – TF1
NAULLEAU Eric – C8
NERSON Jacques – France Inter – L’Obs
SORBIER Marie – France Culture, l’O gazette
THEME Sébastien – France 5

Presse internet

ANGELO Suzanne – Mordue de théâtre
ARRAZAT Claudine – critiquetheatreclau.com
BERNARD-GRESH Sylviane
BOUQUET Vincent – Sceneweb
BOURSIER Sylvie – Doublemarge
COSTAZ Gilles – Webthéâtre – Politis
COUVET Jean-Marie – Theothea
CULO Pierre Alexandre – SSPA
DASTAKIAN Anne – Marianne
DAUBOIN Emmanuelle – Blog M de Montmartre
DAVIDOVICI Mireille – Théâtre du blog
FREGAVILLE Olivier – Transfuge, l’Oeil
GIOLITO Christophe – Le Littéraire
HENRY Jean-Baptiste – Art Juice
HOTTE Véronique – Hottello
KUTTNER Hélène – Artistikrezo
LE BESNERAIS Christian – Sortiz
LEROUX Monique – En attendant Nadeau
LIEGEOIS Yonnel – Chantiers de Culture
PERSON Philippe – Froggy’s delight
PINTE Jean-Louis – ex-FigaroScope
POEY Yves – De la cour au jardin
RAPPOPORT Edith – Journal de bord d’une accro
ROFÉ-SARFATI David – Toute la culture
ROUSSELET Micheline – SNES
SCHIDLOW Joshka – Allegro Theatre
SIX Bénédicte – La nouvelle claque
THIBAUDAT Jean-Pierre – Mediapart
TINAZZI Noël – Rue du théâtre
YOUB Mathias – Le doigt dans l’œil

Presse étrangère

CVOROVIC Goran – Vecernje Novosti
DEMIDOFF Alexandre – Le Temps
HANIMANN Joseph – Süddeutsche Zeitung
TOLU Maria-Pia – Vogue Italie – Ici Paris

Presse régionale

MARTINEZ Aurlien – Le Petit Bulletin

JOURNALISTES AYANT RÉSERVÉ POUR LES DATES ANNULÉES SUITE À LA FERMETURE DES THÉÂTRES

BARREYRE Christophe - France Inter
CELIK Olivier - L'Avant Scène
HERNANDEZ ORTIZ Esteli - Radio Nova
ISSARTEL Arianne - Zone Critique
JACHMANN Luis Nicolas - Radio Campus Paris
JANIN Arnaud - Décision santé
LEBLANC Henri - France Culture
MALET Emile - Huf post
MERIC Mathieu - Cyborg théâtre
RÉMER Brigitte - Ubiquités culture
SAULNIER Emmanuelle - Un fauteuil pour l'orchestre
SAUMONT Jean-Frédéric - Danses avec la plume
VIDAL Rose - AOC

DIFFUSIONS RADIO

RFI - L'invité culture

Reportage de Muriel Maalouf avec interview d'Alain Françon et diffusion d'extraits de la pièce

Diffusion le 12 mars à 8h54

<http://www.rfi.fr/fr/podcasts/20200312-innocents-moi-inconnue-bord-route-d%C3%A9partementale-peter-handke>

France Culture - La Dispute, émission présentée par Arnaud Laporte

Critique de la pièce par Caroline Châtelet, Lucille Commeaux et Marie Sorbier

En direct le 9 mars à 19h

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/spectacle-vivant-room-a-view-les-innocents-moi-et-linconnue-au-bord-de-la-route-departementale-et-le>

France Culture - La Grande table, émission présentée par Olivia Gesbert

Entretien avec Peter Handke

Diffusion le 2 mars à 12h

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-idees/la-grande-table-idees-2nde-partie-emission-du-lundi-02-mars-2020>

France Culture - La Grande table, émission présentée par Olivia Gesbert

Entretien avec Peter Handke à l'occasion du Nobel

Diffusion du 24 au 27 février à 20h

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue>

CRITIQUES

Alain Françon : « L'importance de s'ouvrir au regard de l'autre »

Entretien Au Théâtre de la Colline, le metteur en scène propose « Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale », pièce écrite en 2015 par Peter Handke. Un spectacle magnifique esthétiquement mais très énigmatique.

Recueilli par Guillemette de Préval, le 11/03/2020 à 15:19

📖 Lecture en 3 min.



Pourquoi avoir voulu monter cette pièce de Peter Handke ?

i Pourquoi lire La Croix ?

La Croix met en lumière la dimension spirituelle des hommes et des événements.



Alain Françon : Après sa pièce *Toujours la tempête*, que j'ai mise en scène en 2015 à l'Odéon, j'avais envie de revenir à la langue de Peter Handke. *Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale* s'est jouée au Burgtheater de Vienne puis au Berliner Ensemble de Berlin, représentation à laquelle j'ai assisté. Je n'ai pas été emballé par ce que j'y ai vu mais j'ai vite eu envie de la mettre en scène.

Ma seule condition était que Handke lui-même traduise la pièce de l'allemand au français. Je voulais conserver le rythme si particulier de son écriture. D'autant qu'au fil de sa traduction, Handke a reconstruit sa propre pièce. À Berlin, elle durait environ 3h40 (*contre 2h30 à la Colline*). Il l'a beaucoup coupée et réorganisé des répliques.

Peter Handke a été très critiqué pour son soutien à l'ancien dirigeant Slobodan Milosevic, poursuivi pour crimes de guerre, crimes contre l'humanité et génocide. [La remise du Nobel de littérature à Peter Handke](#), en 2019, a ravivé cette polémique. Vous commencez tout juste la mise en scène de cette pièce... Cela n'a pas été un obstacle ?

Alain Françon : Entre la publication de son texte « Justice pour la Serbie » en 1996 et aujourd'hui, plus de 56 spectacles de Peter Handke ont été montés en Europe... Beaucoup, comme moi, n'ont donc pas vu dans cette polémique un quelconque frein. J'en ai bien sûr beaucoup discuté avec lui. Mais c'est son histoire, pas la mienne.

Peter Handke est un orphelin de l'ex-Yougoslavie. Il respectait Milosevic comme le dernier député de l'après Tito (*président de la République yougoslave jusqu'en 1980, NDLR*). Bien entendu, cet homme a commis des actes atroces et condamnables mais c'est très complexe historiquement.

À lire aussi

Fallait-il donner le Nobel de littérature à Peter Handke ?



La confrontation est d'ailleurs à l'œuvre dans « Les Innocents... ». Comment résumer son intrigue ?

Alain Françon : L'action se déroule sur une route départementale sur laquelle a lieu une confrontation entre le « Moi », qui est le narrateur, et un groupe, appelé « les Innocents ». Ce ne sont pas des ennemis du « Moi » et n'ont aucune mauvaise intention mais leurs valeurs

s'opposent. Le « Moi » est un poète, il souhaite conserver cette route inchangée comme un lieu mythique, tandis que le chef du groupe des Innocents, lui, veut qu'elle soit empruntée, qu'elle vive.

Cette pièce est dense, pétrie de références bibliques, à Shakespeare... Elle en devient un peu hermétique. Comment avez-vous pensé sa mise en scène ?

Alain Françon : Le premier travail a été de choisir quel espace scénique imaginer, de concert avec les scénographes (*Sophie Lacombe, assistante à la mise en scène et Jacques Gabel, pour les décors, NDLR*). L'espace devait à la fois être très concret et poétique. Le « Moi », joué par Gilles Privat, avertit le spectateur que ce qui s'apprête à se jouer devant lui est un « *rêve de jour* ».

Nous nous sommes beaucoup inspirés des paysages du peintre allemand Gerhard Richter, qui justement entretient ce flou entre rêve et réalité. Beaucoup y ont vu des allusions aux peintures d'Hopper. Je n'y ai pas pensé tout de suite mais, après coup, oui, les décors peuvent résonner avec les tableaux silencieux du peintre américain.

Gerhard Richter, la peinture fantôme

Quelle a été la réaction des comédiens à la lecture du texte ?

Alain Françon : Certains, comme Gilles Privat – qui m'a accompagné voir la pièce à Berlin – ou Dominique Valadié connaissaient déjà bien la langue de Peter Handke. Ils ont tous deux joué dans *Toujours la tempête*. Mais tous ont été fascinés par son écriture poétique, soucieuse du détail, qui est parfois de l'ordre de l'illumination profane.

Bien sûr, tout en la découvrant, ils se posaient la question de sa traduction sur scène. D'autant que Peter Handke n'est pas un homme de dialogue. C'est avant tout un écrivain du récit épique. Dans la pièce, il y a de longs poèmes qui font office de didascalies où l'auteur imagine les actions des personnages. Elles sont souvent plus longues que le texte lui-même !

Que voudriez-vous que le spectateur retienne de ce spectacle ?

Alain Françon : Il y a un très beau passage où « Moi » remercie « les Innocents » pour leur altérité. C'est ce que le spectateur pourrait emporter avec lui : l'importance de s'ouvrir au regard de l'autre.

Culture & Savoirs

THÉÂTRE

Alain Françon et Peter Handke, on the road again, again...

Le metteur en scène français monte *les Innocents*, *Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale*, dernière pièce du dramaturge autrichien. Une parabole sur le monde, d'hier et d'aujourd'hui.

Il faut être deux pour danser le tango. Alain Françon retrouve Peter Handke, à l'occasion de sa dernière pièce dont le titre, long et énigmatique, résume l'esprit et la lettre. Et c'est comme si Handke avait écrit pour Françon. Ou comme si Françon était l'un des rares à savoir/pouvoir mettre en scène les mots de Handke, les faire vivre, vibrer, respirer, danser sous nos yeux. L'écriture de l'écrivain autrichien va à l'essentiel : directe, épurée. Ses mots prennent corps dans des phrases qui, soudain, racontent une et une autre histoire, d'apparence banale, qui, au détour d'un chemin jusqu'ici tout tracé, trébuche sur la grande Histoire. Sous la baguette de Françon, on entend tout, la musicalité du texte nous parvient sans détour, sans filtre.

Une succession de tableaux, des mouvements des corps et âmes

Sur cette route départementale à l'abandon, sur cette route cabossée, trouée, vit un homme, dernier survivant d'un temps qui n'est plus, d'une époque à jamais disparue. Le monde d'hier, le monde d'avant-hier, le monde de l'enfance... Dans une sorte d'Abribus transformé en bicoque posé sur le bas-côté, il erre dans ce no man's land situé entre ciel et terre, tourne en rond, guette de nouveaux venus qui viendraient

à passer. Surgissent les innocents, sorte de fantômes de chair et d'os, masse compacte qui va et vient, traverse le paysage au gré des saisons, bouge, rit par automatisme, par mimétisme. Une majorité silencieuse dont les silences sont parfois bien plus lourds de conséquences. Ces innocents se fondent dans le paysage et dans les époques, suivent le mouvement, suivent une sorte de chef de tribu. Ce même chef qui viendra dialoguer plusieurs fois avec Moi. Moi qui n'est autre que Handke, un Handke qui rappelle l'histoire de l'Anschluss, de sa Carinthie natale, un Handke honni pour ses positions pro-serbes aussi. Tout est là, en filigrane, dans les dits et nos-dits, les silences et les mots, le temps qui s'écoule lentement au filtre d'un sablier imaginaire, qui tous disent la complexité quand l'époque est à la simplification.

Alain Françon a imaginé une mise en scène qui épouse parfaitement les contours de l'écriture de Peter Handke.

Une succession de tableaux, des mouvements des corps et âmes, des dialogues interrompus, des rires, des gestes et, sans cesse, des allers-retours entre passé et présent, un road-movie dans un tronçon de route départementale oublié de tous, une route ouverte aux quatre vents, aux quatre



saisons, épargnée par la fuite en avant du monde où chacun peut venir se ressourcer. Les décors de Jacques Gabel, sublimés par les lumières de Joël Hourbeigt, s'inspirent des photos-peintures de Gerhard Richter, des paysages mélancoliques dont un élément, ici des arbres aux contours cotonneux, comme légèrement floutés, attire irrémédiablement le regard. Enfin, il y a une distribution dirigée de main de maître, des acteurs au diapason de cette partition langagière pour sublimer cet instant théâtral. Gilles Privat époustouflant, qu'il soliloque façon vieillard ou qu'il chantonne, s'amuse,

fait le pitre sur cette route départementale dont il connaît le moindre recoin. Privat présent sur tous les fronts, à la fois auteur dramatique et narrateur, curieux et méfiant à l'égard des autres, de ces innocents d'apparence bienveillante qui le repoussent au bord, toujours plus loin. Pierre-François Garel, chef de tribu, dont le jeu, froid, distant et faussement empathique, dévoile toute l'ambiguïté de son personnage. Dominique Valadié, présence sublime et éphémère, est l'Inconnue, apparition fantôme, gardienne de la mémoire, sorte de Cassandre éternelle. Enfin, tous les autres acteurs, incarnations protéiformes des Innocents, dont le jeu est chorégraphié au millimètre près, participent à cet étrange ballet hypnotique. Un spectacle d'une intelligence rare, d'une belle tenue, au service d'un texte aux saillies poétiques éblouissantes.

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 29 mars au [Théâtre de la Colline](#).
75020 Paris. Informations : 01 44 62 52 52.

**Tout est là,
en filigrane,
dans les dits
et les non-dits,
les silences
et les mots.**

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

Dans un no man's land situé entre ciel et terre, un homme erre, dernier survivant d'une époque qui n'est plus.
Jean-Louis Fernandez



CULTURE

Peter Handke et son « Moi » restent au bord de la route

La pièce de l'écrivain autrichien, mise en scène par Alain Françon au Théâtre de la Colline, hésite entre poésie et hermétisme

THÉÂTRE

C'est une route. Une petite route départementale banale, dont la courbe s'incurve sous un ciel gris aux lumières changeantes, et l'amoncellement de quelques nuages noirs, bas sur l'horizon. Une route qui serait « *le dernier chemin encore libre sur la terre, le dernier non étatisé, non socialisé, non cartographié, non googlisé, non botanisé endroit de la planète* ».

C'est elle, l'héroïne de la dernière pièce de Peter Handke, *Les Innocents, Moi et l'inconnue au bord de la route départementale*, que met en scène Alain Françon au Théâtre national de la Colline, à Paris. Handke, tout nouveau Prix Nobel de littérature, est un écrivain des lieux et de l'errance, et la route est à la fois l'errance et le lieu où s'est posé *Moi*, le héros de la pièce, qui, sans doute, ressemble à l'auteur autrichien, dans son conflit entre son « *moi épique* » et son « *moi dramatique* ».

Moi est le gardien de la route, au bord de laquelle il campe dans son abri bétonné, cabane d'ermite, caverne de plein vent. Gardien de cette pauvre route, comme d'autres, en des temps plus élégiaques, ceux de Virgile, étaient gardiens d'un pauvre jardin. Mais voilà que sur son lieu sacré, entre tous élu sur la terre,

arrive le groupe des Innocents, avec leur chef à sa tête.

Les Innocents ne font rien de mal, ils téléphonent sur leur portable, regardent le monde à travers leur tablette, s'égaillent sur la route en cette journée de printemps, bavardent. Ils sont hyperconnectés, immortels, bienveillants, cultivés. Leur irruption va provoquer chez *Moi* la tempête verbale qui à la fois donne son souffle à la pièce et en même temps la plombe, comme les nuages d'orage qui s'accumulent sous le ciel clair.

Car elle laisse un sentiment mélangé, cette pièce que l'auteur autrichien a mis quatre ans à écrire, et qu'il a traduite lui-même en français. Dans les longs monologues qui la composent, la poésie d'un rapport au monde où se ferait entendre le bruissement du temps et du sacré le dispute à un hermétisme surchargé de références – à Shakespeare et à sa

Tempête, bien sûr, mais aussi à Emmanuel Levinas et à sa pensée sur le visage, à Hölderlin, à saint François d'Assise... –, hermétisme qui sonne souvent un peu creux, de surcroît.

De ce long poème dramatique inégal, touffu, Alain Françon tire pourtant le meilleur, en compagnie d'acteurs merveilleusement choisis et dirigés. La scénographie

magnifique de Jacques Gabel est bien plus qu'un décor : un espace qui happe et aimante. Il est rare que l'on ait ainsi au théâtre ce sentiment d'habiter le monde, dans son mystère tranquille et son immensité.

Trois acteurs exceptionnels

Mais surtout, le spectacle est porté par trois acteurs exceptionnels. Gilles Privat est *Moi*, et il l'est comme lui seul pourrait l'être, donnant à cette figure son humanité profonde, sa fragilité, son humour teinté de naïveté. Le *Moi* de

Handke pourrait être odieux, avec Privat, il touche, comme avait touché grâce à lui un autre misanthrope, celui de Molière, précédemment joué avec Françon.

Pierre-François Garel trouve un rôle à sa mesure, celui du chef des Innocents, dans toute la folie, la démesure et l'aveuglement de celui qui croit au monde tel qu'il va : un apôtre de l'utilité et du progrès. Il forme avec Gilles Privat un duo shakespearien dans la scène centrale de la pièce, qui voit s'affronter deux conceptions du monde en une joute verbale homérique.

Quant à Dominique Valadié, elle est l'inconnue de la route départementale à qui, avec sa liberté d'actrice géniale, elle donne une dimension de pythie, reliant les fils du temps, convoquant sur la



route les fantômes de l'histoire, prophétesse-archiviste d'un paradis qui n'a jamais existé.

Tous les seconds rôles ont ici leur couleur, leur singularité,

dans cette «*épopée de la paix*» comme Handke aime à en écrire, et qui laisse pourtant au final un sentiment de léger malaise. Quels que soient les talents déployés ici, Peter Handke, écrivain du lieu qui n'évite pas toujours les lieux communs, dans son incessant ressassement d'un paradis perdu, nous laisse au bord de sa route, dans l'envie de suivre d'autres chemins de traverse, qui s'inventent aujourd'hui. ■

FABIENNE DARGE

Les Innocents, Moi et l'inconnue au bord de la route départementale, de Peter Handke (éd. Gallimard, collection «*Le manteau d'arlequin*»). Mise en scène : Alain Françon. *Théâtre national de la Colline*, 15, rue Malte-Brun, Paris 20^e. Jusqu'au 29 mars, mardi à 19 h 30, du mercredi au samedi à 20 h 30, dimanche à 15 h 30. De 10 € à 30 €.



Lors d'une représentation de la pièce de Peter Handke, le 27 février, à La Colline. JEAN-LOUIS FERNANDEZ



CULTURE/

Françon-Handke, compagnons de «Route»

Fidèle au dramaturge allemand, Alain Françon met en scène à la Colline la nouvelle pièce de Peter Handke, controversé Prix Nobel 2019. Une troublante allégorie de l'individu face aux jugements des autres, empreinte du souvenir élégiaque de ses balades en solitaire.

Par
ANNE DIATKINE

Une route. Une pauvre route départementale sur laquelle aucune voiture ne passe. Avec ce qu'il faut de boue sur les bas-côtés, d'herbes, de ciel bas, de tournant, de lumière changeante, d'horizon, pour donner vraiment envie de l'arpenter. Une route-héroïne, grandeur nature, qui se prolonge jusqu'à nous, les spectateurs de la pièce *les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale*. Un asphalte doux qui donne envie de s'allonger dessus, comme le fera «Moi» (Gilles Privat, étonnant de bout en bout), envie de ramasser les petits bouts de micas scintillants, de se réfugier dans l'abri-cabane, tonneau de Diogène, qui n'a besoin de rien sauf de son soleil. Si on était pris de désobéissance, ou si on ignorait les codes

de bonne conduite du spectateur, on pourrait grimper sur le plateau et rejoindre la petite foule des «Innocents», ces gens qui nous ressemblent, qui n'ont commis aucun crime – du moins le croient-ils – mais savent, par on ne sait quelle boussole ou doigt mouillé, où se situent le bien et le mal, le vent est toujours d'une grande aide, n'est-ce pas ? Fustiger les coupables et les proclamer, la frontière n'est-elle pas évidente ?

BANNISSEMENT

Les Innocents, Moi et l'Inconnue... est la dernière pièce de Peter Handke depuis *Souterrain-Blues* publié en 2013, et la première traduite en français par l'auteur lui-même. Elle est à la fois complètement limpide et totalement absconse, sidérante d'actualité et ne parlant que de l'écrivain, nobélisé en 2019,



honoré et honni. La pièce n'évoque pas directement l'hallali qui le frappa en raison de ses prises de position pro-serbes pendant et juste après la guerre en ex-Yougoslavie, mais ne traite que du bannissement par la majorité, et de ce que c'est que de respirer l'air de la culpabilité.

Au creux des mots, surgit la Carinthie de son enfance, les chemins, paysages et langues disparus, ses marches solitaires, comme si l'écrivain avait passé sa vie à écrire en allant par-delà les montagnes, marchant 40 kilomètres par jour, et peut-être survivant ainsi aux premières visions de l'enfance en guerre. Devant cette route qui ne mène nulle part, inventée par le décorateur Jacques Gabel, on songe évidemment à celle du *Charme discret de la bourgeoisie* de Luis Buñuel, mais aussi à la longue marche dans *Faux Mouvement*, l'un des premiers films de Wim Wenders coécrit par Peter Handke, où déjà une petite troupe rassemblée par hasard marchait, marchait, marchait sur une route qui n'en finissait pas. Ici, la départementale abandonnée, non-lieu ou impasse, est un point d'aboutissement, trésor qui n'appartient à personne et dont seul le narrateur a su déceler la grâce. «Moi», celui qui représente Peter Handke, lance : *«C'est une époque où on fait semblant de savoir tout de l'autre. Et c'est une époque où en vérité on ne sait rien, plus rien, rien du tout, de l'autre, où, aussi, personne ne veut savoir quelque chose de l'autre. Tout m'est énigmatique et devient de jour en jour plus énigmatique et par moments, je ne comprends plus rien.»* Quand la pièce échappe elle aussi aux spectateurs, l'attention ne se rompt pas, car la prosodie et le rythme prennent le relais, portés par des acteurs hors normes. L'interrogation sur la matière des mots est l'un des axes principaux de la pièce, et peu importe que le débat soit vieux comme le *Cratyle* de Platon, les acteurs s'en donnent à cœur joie, les prononçant pour le bonheur de leur texture. La dizaine d'actrices et acteurs sur le chemin pourraient se mettre à parler en austro-hongrois, on continuerait à les écouter et on leur sait gré – ainsi qu'à Alain Françon, familier de l'œuvre de Peter Handke dont il a monté de nombreuses pièces – de nous permettre

d'accéder à ce rêve éveillé en quatre saisons et un jour, qu'on ne saurait appréhender par la seule lecture. La représentation même est un hommage aux pouvoirs du théâtre.

SANDALES

On ne sait pas comment «les Innocents», cette majorité qu'on disait silencieuse avant l'ère des réseaux sociaux, ce petit groupe d'une huitaine de personnes, surgissent sur la route déserte. Tout comme leur éclipse, leur apparition fait partie du mystère (et de la réussite) de la mise en scène de Françon, qui stylise leur jeu et leur intonation : certains sont pieds nus, sandales argentées à la main, pointes de pieds tendus pour l'une, postures de yoga pour l'autre, au lointain. Il y a le concret et le caractère massif et indéniable de la route, qui contrastent avec la légèreté miraculeuse de cette petite foule qui n'est pas compacte, ni frontalement hostile, dont les éléments semblent appartenir à des temporalités disparates, comme si plusieurs souvenirs se rejoignaient sur un même plan. Il y a «l'Inconnue» (merveilleuse Dominique Valadié), douée de la mémoire du lieu abandonné : *«Sur cette même route, il y a sept décennies, des gendarmes d'un régime despotique ont amené une mère vers la chambre à gaz car elle avait donné un morceau de pain à un partisan. Un ou deux ans plus tard, le pilote d'un avion soi-disant ennemi a atterri avec son parachute dans un pommier [...] Battu à mort, à l'aide de bâton de grange.»* Nul doute que le souvenir n'est pas une invention. ◀

**LES INNOCENTS, MOI
 ET L'INCONNUE AU BORD
 DE LA ROUTE DÉPARTEMENTALE**
 de PETER HANDKE m.s. Alain Françon.
 Théâtre de la Colline, 75020.

Jusqu'au 29 mars. Puis du 2 au 4 avril
 à la MC2, Grenoble (38) et du 5 au 16 octobre
 au TNS, Strasbourg (67).



Dans le rôle de «Moi», Gilles Privat (à droite, bras en l'air) est étonnant de bout en bout, à l'instar de l'ensemble de la distribution. PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ



Maeterlinck, Handke, Labiche ou Steinbeck... Que voir au théâtre cette semaine?

Maeterlinck, Handke, Labiche ou Steinbeck... Que voir au théâtre cette semaine? Les grands auteurs sont légion en ce moment sur les planches, et revisités à l'envie. De Pelléas et Mélisande à Des souris et des hommes, les spectacles conseillés par la rédaction. Publié il y a 17 min, mis à jour il y a 17 min Pelléas et Mélisande Pelléas et Mélisande, de Maurice Maeterlinck, n'est pas facile à mettre en scène: forêts, grottes, la mer et un château servent une ambiance médiévale. Aux Ateliers Berthier, Julie Duclos transforme le château en maison contemporaine. Pour présenter les personnages, elle convoque la vidéo XXL. Golaud (Vincent Dissez) découvre Mélisande (Alix Riemer) perdue dans la forêt. Ils se marieront. Puis on suit Pelléas (Matthieu Sappeur) accompagnant Mélisande dans une grotte. Julie Duclos a travaillé un ensemble éthéré pour mieux se concentrer sur le texte. sublimes, les lumières contribuent à exprimer les anxiétés des amoureux cachés et les interrogations de l'époux trahi. Tous cherchent la clarté, physique ou intime. Si l'utilisation de la vidéo semble judicieuse au départ, elle empêche les acteurs d'inscrire une continuité dans leur jeu. D'où cette sensation de distance même quand la maison est scindée en deux pour se rapprocher du public. L'amour entre Pelléas et Mélisande reste ainsi flou. Restent les silences intérieurs de Mélisande, suffisants à créer une tension ininterrompue. » Jusqu'au 21 mars aux Ateliers (17e). Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale De quoi s'agit-il? D'une route qui ne vient pas plus de quelque part qu'elle n'aboutit à un endroit précis. Dans un décor qui fait songer à un Hopper craquelé et squatté (voir photo de tête) - la route se fissure et un Atribus a été détourné de son objet initial pour devenir une sorte de paillote. Les acteurs (tous excellents, d'une abnégation admirable, notamment Gilles Privat) disent leur texte, et c'est à ce point que le travail d'Alain Françon, le metteur en scène, se complique beaucoup. Une mise en scène n'est pas en effet un boa chargé d'avaloir un texte trop grand pour elle. Pour ce spectacle, Peter Handke a tiré un feu d'artifice intertextuel. Son texte, trop indigeste, fait songer à une préparation massive d'artillerie pour une offensive terrestre qui n'aura pas lieu, parce que le propos n'est jamais conclusif, toujours ouvert sur un prochain stade d'errance métaphysique. C'est un texte très riche et généreux, mais qui n'a que des énigmes à partager. » Jusqu'au 29 mars au **théâtre de la Colline** (20e). Toute nue Monsieur Ventroux a des ambitions et le vent en poupe. Fraîchement élu député, il brigue désormais le ministère de la marine. C'est l'été. Clarisse Ventroux meurt de chaud. Elle court le Tout-Paris pour représenter son mari. Son unique fonction... Avec la compagnie Ex Voto à la Lune, Émilie Anna Maillet fait un pari risqué: métriser le génie comique de Feydeau avec les écrits psychosociaux (beaucoup moins drôles) de Lars Norén. Le loufoque et l'austère se rencontrent donc sur fond d'anachronismes. Dans un appartement ultramoderne, Georges Clemenceau appelle en FaceTime. Victor, le valet, joue de la batterie au milieu du salon. Le maire de Trifouilly-les-Oies vient disputer le bout de gras. Un journaliste zélateur harcèle le couple pour quelques images. C'en est trop pour Clarisse qui finit par se déshabiller entièrement. De femme invisible et excédée, Madame Ventroux devient une héroïne féministe alors que tout son petit monde part (littéralement) à vau-l'eau. Rafraîchissant! » Jusqu'au 21 mars au théâtre Paris-Villette (19e). Room with a view Une expérience qui porte le sceau de la nouvelle direction du Châtelet: renouveler les formes anciennes en les réalisant avec des ingrédients contemporains. Ici, le DJ Rone, qui brille dans le répertoire de la musique électro. Et le Ballet de Marseille sous la houlette des chorégraphes du collectif La Horde. Le sujet? Les jeunes danseurs d'une rave party dans une carrière de marbre au moment où le monde s'effondre. À quoi ressemblera l'ensemble? Difficile à dire... La reprise du ballet de Marseille, alors dans un état assez critique, par des artistes d'avantage marqués par le show que par la danse contemporaine ou classique est un pari. On espère que cette nouvelle direction lui aura permis de retrouver une identité. Sur scène les 18 danseurs vont exprimer ce qu'est devenu ce ballet, depuis que Roland Petit l'avait créé il y a une bonne quarantaine d'années, et en avait fait la seconde compagnie française. » Jusqu'au 14 mars au Théâtre du Châtelet (4e). Labiche repetita Sur les pentes de la butte Montmartre, deux soirs par semaine, Coralie Lascoux, 18 ans d'autoproduction dans le baluchon, met en scène un Labiche. La Main Leste, comédie-vaudeville en un acte. Mais

plutôt que de commencer par la première scène, sa pièce débute une demi-heure avant le lever de rideau, alors que les comédiens déboulent en coulisses, haletants et désillusionnés. Celle qui se voyait Célimène joue les soubrettes ; tel autre qui s'imaginait en Aiglon doit jouer les vieux les messieurs. Chacun pourtant garde l'espoir qu'il tutoiera bientôt Michalik et invitera Vuillermoz à sa table. Ce n'est qu'une question de temps. De temps, la compagnie «L'espoir fait vivre» en manque justement. À quelques minutes du lever de rideau, une comédienne manque à l'appel, qu'on remplace à la diable par la régisseuse. Plus grave, la porte censée claquer reste coincée, ce qui est embêtant pour un vaudeville... Tout ça sent le vécu comme l'époisses sent les pieds. C'est habilement troussé et superlativement interprété... » Jusqu'au 30 mars au Funambule Montmartre (18e). Des souris et des hommes Il y a George. Le petit. Le malin. Il est flanqué de Lenny, son frère de galère, grand colosse aux idées courtes. Un vrai couple de cinéma. Tous deux parcourent les routes à la recherche de travail. Leur périple, au début des années 1930, annonce Les Raisins de la colère. Sur scène, Thierry Bilisko incarne à lui seul les deux compères. Accompagné par la musique country d'un artiste live (Éric Nemo), il délaisse la partie road trip du roman pour s'intéresser au huis clos d'un ranch. George et Lenny y rêvent d'une petite ferme avec des lapins. L'espoir les fait tenir debout. Le destin, plus cruel, prend la forme d'une séduisante danseuse qui ne dit mot. On connaît la fin, elle est terrible. Et Bilisko prouve qu'il a le coffre pour porter toute l'humanité du chef-d'œuvre de Steinbeck » Jusqu'au 15 mars au Lucernaire (6e). Est-ce que j'ai une gueule d'Arletty? Éric Bu et Élodie Menant ont conçu un spectacle musical enlevé, drôle et empreint de nostalgie sur la vie mouvementée de la chanteuse qui lançait avec sa gouaille de titi parisienne: «Est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère, » à Louis Jovet dans le légendaire Hôtel du Nord de Marcel Carné. Mise en scène virevoltante de Johanna Boyé, interprétation au cordeau, à voir absolument.» Jusqu'au 10 mai au Petit Montparnasse (14e). Aucun commentaire Il n'y a actuellement aucun commentaire concernant cet article. Soyez le premier à donner votre avis ! Maeterlinck, Handke, Labiche ou Steinbeck... Que voir au théâtre cette semaine? Partager Commentez En poursuivant votre navigation, vous acceptez l'utilisation de cookies et technologies similaires qui permettront l'utilisation de vos données par les sociétés du Groupe Figaro et des tiers comme les régies publicitaires partenaires, afin de réaliser des stats d'audiences, vous offrir des services, contenus éditoriaux, fonctionnalités des réseaux sociaux et publicités liés à vos centres d'intérêts. Pour en savoir plus, consultez notre charte cookies Le Figaro Ce site fait partie du Groupe Figaro. Nous et nos partenaires déposons des cookies pour les finalités décrites ci-dessous. Vous pouvez paramétrer vos préférences cookies par catégorie ou de manière indépendante, pour chacun de nos partenaires. Pour une expérience de navigation optimale, nous vous conseillons de garder l'activation des différentes catégories de cookies. Autorisez ou refusez la collecte de vos données pour les finalités suivantes : Retour © App Consent par Chandago version 1.7.15



THÉÂTRE
LE DERNIER TEXTE DE PETER
HANDKE ADAPTÉ AU THÉÂTRE
DE LA COLLINE, À PARIS
PAGE 34



CULTURE

Feu d'artifice intertextuel à La Colline

CHRONIQUE Dernier texte de Peter Handke, « Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale », se révèle trop dense pour une adaptation. Gare à l'indigestion.



LE THÉÂTRE

Marin de Viry
mdeviry@lefigaro.fr

De quoi s'agit-il ? D'une route qui ne vient pas plus de quelque part qu'elle n'aboutit à un endroit précis. C'est un morceau de civilisation en ruines, un tournant de macadam abandonné. Sauf par le narrateur, un « Moi » qui se l'approprie, en fait sa chose fantasmatique, réinventant une nature de nouveau vierge qui ne serait plus traversée que par les saisons et le dernier homme. L'action : la pureté illusoire du lieu viendra à être polluée par un groupe de touristes égarés, renommés « Innocents ». Une femme idéalisée deviendra réelle, naturellement à ses dépens. À partir de cette double intrusion et en dévidant un discours complexe, le narrateur prophétisera de grandes choses et en constatera de non moins grandes : l'humanité vivra et le chemin est une aporie.

Dans un décor qui fait songer à un Hopper craquelé et squatté – la route se fissure et un Aribus a été détourné de son objet initial pour devenir une sorte de paillote. Les acteurs disent leur texte, et c'est à ce point que le travail d'Alain Françon, le metteur en scène, se complique beaucoup.

Exagération des postures

Une mise en scène n'est pas en effet un boa chargé d'avaler un texte trop grand pour elle. C'est la crainte que conçoit le spectateur au bout de quarante-cinq minutes environ : le boa va mourir d'indigestion. Le texte de *Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale*, édité chez Gallimard, fait 113 pages bien tassées, en quatre saisons.

Arriver à les faire tenir en deux heures vingt, surtout à ce niveau de densité intellectuelle et esthétique est impossible.

Au début, le métier des acteurs – tous excellents, d'une abnégation admirable, notamment Gilles Privat (Moi), qui traverse avec simplicité un martyre édifiant – leur permet de courir derrière les mots en donnant l'illusion qu'ils marchent. Ils sont aidés en cela par la chorégraphie rigoureuse de Caroline Marcadé, qui les fait aller vite en ménageant des séquences. C'est une succession de placements étonnants, de gestes amples, de regards pour l'un porté vers l'infini, pour l'autre sur le bout de ses chaussures ; le tout est certes un peu appuyé dans le genre contemporain, car on y retrouve cette exagération des postures et ce côté mécanique dont l'esprit est plus de marquer fortement que d'organiser discrètement, mais c'est quand même très bien fait. Le grand problème, c'est que même si les acteurs avaient battu le record du monde du débit de mots et pouvaient se replacer et prendre l'attitude et le geste requis en un clin d'œil, le texte n'aurait pu respirer. Au bout d'un certain temps, ce n'est plus tenable : on dirait que la mise en scène est réduite à un chausse-pieds destiné à faire rentrer un 45 dans un 34. Le boa est aux urgences, avec une occlusion intestinale.

Et quand vient l'heure du diagnostic, Dieu sait qu'on en découvre des choses qui se concassent dans son ventre ! Pour ce spectacle, Peter Handke a tiré un feu d'artifice intertextuel. On devine, mais sans avoir le temps de tout repérer et de tout sentir, que sont convoqués, détournés, paraphrasés, décalés, des auteurs comme Faulkner, Wittgenstein, Bernanos, mais qu'il a aussi trituré la liturgie catholique, les Évangiles, sans compter ses discrètes échappées vers les paga-



nismes solaires. C'est une chambre d'échos et une mise en conversation de la littérature contemporaine à visée métaphysique.

Imaginez une lecture d'Ezra Pound en marche avant rapide, et vous vivrez ce que nous avons vécu. Au total, ce texte fait songer à une préparation massive d'artillerie pour une offensive terrestre qui n'aura pas lieu, parce que le propos n'est jamais conclusif, toujours ouvert sur un prochain stade d'errance métaphysique. C'est un texte très riche et généreux, mais qui n'a que des énigmes à partager. Quant au spectacle : un marathon au sprint. Un *Reader's Digest* qui ne digérerait pas. Un très bel embouteillage. ■

Les Innocents, Moi et l'Inconnue
 au bord de la route départementale,
 Théâtre de La Colline (Paris 20^e),
 jusqu'au 29 mars. www.colline.fr



Dans un décor qui fait songer à un Hopper craquelé et squatté, la route, tout comme l'humanité, se fissure dans la pièce de Peter Handke.
 JEAN-LOUIS FERNANDEZ

**IDEES & DEBATS**

Sur la route, avec Peter Handke

Philippe Chevilley
@pchevilley

La force de la langue, la musique des mots... Le théâtre parfois est pur poème. Le dernier opus de Peter Handke, à l'affiche du théâtre de La Colline, nous le rappelle. Son titre à rallonge est éloquent : « Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale » ne saurait être de facture classique. Le prix Nobel de littérature tutoie l'abstraction avec ce texte flamboyant qu'il a mis près de quatre ans à écrire (et traduire en français). Que le spectateur soit dérouté par cette « route départementale » est normal. Il est bon de se perdre dans un spectacle, quand il nous transporte et nous transforme à la fin.

Le héros de ce rêve éveillé est Moi. Un personnage ambigu : à la fois le « moi dramatique » et le « moi narrateur » de la pièce, « maître » et « valet » de ce petit bout de route départementale préservé. Préservé de quoi ? Du monde qui part en vrille, utilitariste, obsédé par l'économie... Sur la route, il y a la poésie, le silence, les oiseaux. Il revient à Moi de la défendre, contre les Innocents, ses semblables, qui peuplent la petite contrée rurale. Représentant d'une majorité silencieuse déshumanisée, ils sont les nouveaux « maîtres du monde ». Ils ont tiré un trait sur l'amour, l'amitié, lui préférant un bon « voisinage ». Derrière leur chef de tribu et sa femme, ils arpentent la

THÉÂTRE
Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale

de Peter Handke
Mise en scène : Alain Françon.
Paris, La Colline,
(01 44 62 52 52),
Jusqu'au 29 mars.

route, bousculent Moi sans le voir ou l'invectivent. L'homme seul résiste pendant quatre saisons, guettant l'Inconnue, porteuse d'un message de paix ou de changement...

Images puissantes

Peter Handke émaille sa fable post-humaniste de références aux grands textes

(« La Tempête » de Shakespeare, entre autres) et à ses propres œuvres. Le propos est volontiers flou, ouvert, malicieux souvent... Pour ne pas y perdre son latin, on pouvait faire confiance à Alain Françon. Dans un superbe décor de Jacques Gabel, le metteur en scène rend cette sortie de route théâtrale limpide. Il nous fait entendre toutes les intentions contraires de la pièce, en nous éblouissant d'images puissantes.

Françon déploie ici toute sa science de directeur d'acteurs. Les comédiens (un quatuor principal et huit Innocents) sont impressionnants de justesse et de rigueur. En particulier, Gilles Privat, qui porte les lourds habits du double Moi : bravache, émouvant, matois, drôle, il est, deux heures durant l'acteur absolu. Quant à Dominique Valadié, elle décuple la poésie du texte en ardente Inconnue, jusqu'à donner le frisson quand elle invoque de sa voix brisée tous les oiseaux du ciel. La beauté du monde peut se résumer à un simple bord de route départementale, quand le théâtre est un songe et nous emporte aussi loin. ■



Moi (Gilles Privat) suivi par les Innocents et l'Inconnue (Dominique Valadié, en robe bleu roi, à droite). *Photo Jean-Louis Fernandez*

Faut-il continuer à aller voir des pièces de Peter Handke ?

13/03/20 10h53

ALCANTARE



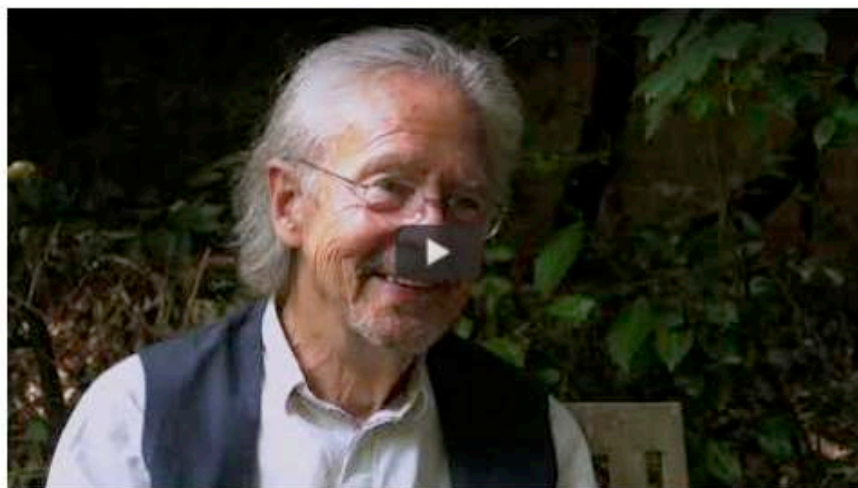
PAR

Patrick Sourd
- 13/03/20 10h53

Avec ce poème au long cours sur l'effondrement planétaire, Alain Françon déploie en exégète la langue du Nobel de littérature controversé.



Alors que Peter Handke a été honoré à Stockholm, on demeure révolté par l'aveuglement politique qui le poussa à commettre l'irréparable : se rendre aux obsèques de Slobodan Milosevic pour un hommage au président serbe, accusé de crimes contre l'humanité et de génocide.



A supposer qu'il soit possible de faire abstraction de cette prise de position, on reconnaît dans sa dernière pièce *Les Innocents, Moi et l'inconnue au bord de la route départementale*, on reconnaît la force incomparable de sa langue, mise en scène avec brio par Alain Françon.

Cette route perdue représente "le dernier chemin encore libre sur la Terre, le dernier non étatisé, non socialisé, non cartographié, non botanisé endroit de la planète". Le scénographe Jacques Gabel cadre la voie métaphorique dans un ultime virage que l'auteur désigne comme celui que l'humanité ne prendra jamais. Le "moi" du titre n'est autre que celui de Peter Handke, qui transforme la scène en tribune pour justifier de l'irréductible de sa pensée diffractée n'ayant de compte à rendre qu'à lui-même.

>> Lire aussi : [Prix Nobel de littérature, un cru bizarroïde](#)

Revient au génial Gilles Privat d'être, tour à tour, Moi le narrateur, Moi l'épique, Moi le dramatique. Maître de ce monde qu'il convoque dans son poème au long cours, le dramaturge analyse l'effondrement planétaire en Cassandre à l'humour implacable. Un creuset d'images d'une sidérante justesse.

Les Innocents, Moi et l'inconnue au bord de la route départementale de Peter Handke, mise en scène Alain Françon, avec Pierre-François Garel, Gilles Privat, Sophie Semin, Dominique Valadié... [Jusqu'au 29 mars, La Colline, Paris. Du 2 au 4 avril, MC2, Grenoble](#)



Ode aux victimes

CRITIQUE

Par le récit de femmes et de familles, le réalisateur révèle les tensions de la société argentine, son rapport au corps féminin et à la religion.

Après avoir filmé les larges avenues de Buenos Aires où des milliers de femmes défilent au rythme des tambourins, la caméra de Juan Solanas se pose à Humahuaca, une commune logée dans les épaisseurs de la cordillère des Andes, à l'extrême nord-ouest de l'Argentine.

Assise face à l'objectif, Ana, une militante féministe, raconte : « On a trouvé une fille dans une chambre d'hôtel. Morte, saignée à blanc. Elle était enceinte de cinq mois et avait essayé d'avorter avec une aiguille à tricoter. Ce cas m'a montré la nécessité de créer un réseau, ici, partout où nous sommes. »

C'est là toute la qualité du réalisateur argentin, fils du cinéaste Fernando Solanas : montrer – sans jamais revendiquer en tant qu'homme sa médaille féministe – tous ces combats bruyants ou anonymes. Ces malheurs, aussi, quand le silence broie le visage de parents, figé comme celui de leur fille morte à cause du dédain coupable des médecins, et dont on aperçoit un petit portrait au centre d'un autel en arrière-plan.

En Argentine, chaque semaine, une femme perd la vie après un avortement clandestin. Dans la cadence du temps politique, du passage d'un premier projet de loi à la Chambre des députés en juin 2018 jusqu'au Sénat deux

mois plus tard, Juan Solanas, qui avait déjà questionné l'avortement avec *Nordeste* (2004), mêle dans *Femmes d'Argentine* les histoires personnelles au récit collectif de la lutte des femmes. Mais il n'oublie pas les opposants qui brandissent des crucifix : le religieux est alors bousculé dans ce qu'il a toujours imposé aux corps, à la société, à l'État. Jusqu'au jour où le nombre de mortes est devenu trop insupportable pour être tu, où le fil des résistances passées devait être tiré jusqu'au présent.

« Nous sommes les petites-filles des sorcières que vous n'avez pas pu brûler », chante en riant une manifestante au micro. Le renversement paraît alors inéluctable. ●

Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale, théâtre de la Colline, Paris XX^e
01 44 62 52 52, jusqu'au 29 mars, puis à Grenoble, du 2 au 4 avril. Texte chez Gallimard.

Les choix du « Point »



♦ **Cinéma.** Vous croyez avoir tout vu et tout lu sur *Marie Curie (photo)*? C'est que vous n'avez pas encore goûté à l'interprétation de la première Prix Nobel par l'extraordinaire Rosamund Pike dans ce biopic psychédélique de Marjane Satrapi, réalisé d'après le roman graphique de l'américaine Lauren Redniss (Fleuve Éditions). Un film qui n'a, lui, que des bonnes ondes.

En salles.

♦ **Série.** Trois fois « zéro » c'est la plus pure des cocaines. C'est fou ce qu'on apprend dans cette exploration de l'économie mondiale de la poudre : du Mexique vers les États-Unis et jusqu'aux montagnes calabraises, voici le grand retour, après Gomorra, du duo Roberto Saviano-Stefano Sollima.

ZeroZeroZero, Canal +.

♦ **Théâtre.** Dans quel univers étrange et pourtant familier nous plonge Peter Handke ? Un monde de fin ou de nouvelle ère ? Une route qui ne mène nulle part ? Les acteurs, Valadié, Garel et Privat en tête, sont fabuleux. La magie Françon renforce le philtre de la poésie qui puise là ses racines dans l'univers shakespearien.

Les innocents, moi et l'inconnue au bord de la route départementale, Théâtre national de la Colline, Paris 20€.



Les innocents moi et l'inconnue, de Handke, par Alain Françon, à la Colline - (09/03/20)

Après avoir monté *Toujours la tempête* en 2015, Alain Françon retourne à Peter Handke, lauréat en 2019 du Prix Nobel de Littérature, avec sa dernière pièce : *Les Innocents, Moi et l'Inconnue* au bord de la route départementale. "Cette route, comme toujours chez Handke c'est un non-lieu, mais qui est devenu un lieu par toute une série d'appropriations qui viennent de l'enfance : la route où il a couru quand sa grand-mère est morte, l'endroit où il avait une admiration profonde pour son grand-père... Elle est devenue mythique, presque hors histoire. Donc c'est une route où fonctionne le récit épique, c'est l'endroit des illuminations profanes, c'est-à-dire de la paix. Elle est inutilisée, c'est un espace intermédiaire, pas concret. Au début de la pièce, on nous avertit que celui qui parle, qui va raconter cette pièce, est dans un état de rêve éveillé..." > Lire l'interview d'Alain Françon dans *Théâtral magazine* n°82

Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale, de Peter Handke, mise en scène Alain Françon, avec Pierre-François Garel, Gilles Privat, Sophie Semin, Dominique Valadié et Laurence Côte, Daniel Dupont, Yannick Gonzalez, Sophie Lacombe, Guillaume Lévêque, Hélène N'Suka, Joseph Rolandez, Sylviane Simonet
La Colline, 15 rue Malte Brun 75020 Paris, 01 44 62 52 52,
du 3 au 29 mars 2020 Réserver des places Acheter le magazine papier S'abonner à *Théâtral*



Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale de Peter Handke, mis en scène par Alain Françon

Nobélisée en 2019, l'écrivain autrichien Peter Handke fait entendre sa voix sur le grand plateau du **Théâtre national de La Colline**. Sa dernière pièce y est mise en scène par Alain Françon: une marche en forme d'errance le long d'une route départementale. Pour sa nouvelle création, Alain Françon est de retour au **Théâtre national de la Colline**, institution qu'il a dirigée de novembre 1996 à janvier 2010. C'est là que le metteur en scène nous invite à cheminer en compagnie de l'écriture de Peter Handke, au bord d'une route départementale — lieu allégorique à la lisière du monde, à la lisière du temps, à la lisière de la réalité. Vagabondage dédié au rêve et à l'imaginaire, à la liberté d'être soi face aux contraintes et aux obstructions du contemporain, *Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale* (texte publié aux Éditions Gallimard) est à divers égards une expérience de la confrontation. Confrontation entre Moi (figure centrale de la pièce, incarnée par Gilles Privat, double de l'auteur se fractionnant en deux sous-figures : Moi l'Épique qui se fait le narrateur de sa parole ; Moi le Dramatique qui représente cette parole théâtralement) et les Innocents (femmes et hommes composant une humanité en butte à ses propres limites). Confrontation, également, entre une proposition théâtrale qui se cherche plutôt qu'elle se trouve et le public qu'elle pousse, ainsi, dans ses retranchements.

Une épopée sans guerre, un drame sans intrigue

Car l'avancée à laquelle il nous est donné d'assister n'a rien d'une promenade de santé. Au fil de quatre saisons, une multitude d'êtres défilent devant nous sans jamais réellement parvenir à imposer la chair et l'évidence de ce qu'ils sont, de ce qu'ils disent. Bien sûr, le décor de Jacques Gabel et les lumières de Joël Hourbeigt confèrent aux

Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale un écrin scénique de toute beauté. Bien sûr, Dominique Valadié campe une *Inconnue* profondément singulière et poétique. Le monologue ornithologique auquel elle donne corps et voix en fin de représentation est l'une des scènes les plus belles et les plus touchantes du spectacle. Mais la grande comédienne ne peut, à elle seule, assurer la réussite d'un projet dont elle n'est pas la principale protagoniste. Saturé de tunnels et de clins d'œil (auto)référencés, le texte de Peter Handke offre davantage d'occasions de lassitude que de saisissement. L'auteur, par la voix de Moi l'Épique, le dit d'ailleurs lui-même, l'histoire à laquelle il a tenté de donner forme est « une histoire passablement trouée et rafistolée, (...) une histoire peut-être à peine transmissible ». On ne saurait mieux dire.

LES INNOCENTS, MOI ET L'INCONNUE AU BORD DE LA ROUTE DÉPARTEMENTALE Théâtre de la Colline (Paris) mars 2020



Comédie dramatique de Peter Handke, mise en scène de Alain Françon, avec Pierre-François Garel, Gilles Privat, Sophie Semin, Dominique Valadié, Laurence Côte, Daniel Dupont, Sophie Lacombe, Yannick Gonzalez, Guillaume Lévêque, Hélène N'Suka, Joseph Rolandez et Sylviane Simonet.

Fort de son tout récent Prix Nobel, Peter Handke propose avec "*Les innocents, moi et l'inconnue au bord de la route départementale*", qu'il a lui-même traduit en français, une nouvelle œuvre ambitieuse et originale. Pas question pour lui de se reposer sur son bâton de maréchal...

Et l'on s'en rend immédiatement compte en découvrant le décor de **Jacques Gabel** dans lequel on restera pendant près de 2 h 30 : un tronçon de route départementale entourée de verdure, en pleine campagne, avec un ciel bleu bas et légèrement nuageux. En précisant que le tronçon contient un tournant et qu'il y a sur la scène près de ce tournant une espèce de cabane "moderne".

Ce décor posé, intervient le Moi (**Gilles Privat**), personnage barbu qui se présente comme l'esprit, presque le propriétaire de ce bout de route.

Mais, en bon dialecticien, Peter Handke fait surgir du bout de la route synonyme de coulisse, une bande éparse et assez nombreuse que le "Moi" appellera "Les innocents" et qu'il cherchera durant tout le spectacle à repousser alors qu'interviendra, elle aussi contre eux tout en se démarquant du "Moi", "l'inconnue de la route départementale" (**Dominique Valadié**).

Dans cette œuvre étrange qui pourrait par moments flirter avec l'absurde, mais un absurde roboratif, il ne faudra pas s'attendre à une vraie violence. Tout au contraire. L'affrontement du "Moi" et des "Innocents" sera médiatisé par l'intervention du "Chef de la tribu" (**Pierre-François Garel**), représentant l'entité, et seul à y être différencié avec celle qui sera sa femme (**Sophie Semin**).

Dans ce qui constituera le cœur et le clou de la pièce, "Moi" et "Le Chef", assis tous les deux sur des pliants et regardant la salle, vont entamer une suite de monologues, étant donné que Peter Handke n'a pas écrit de véritables dialogues entre tous ses personnages.

On peut prédire que ces monologues seront bien vite considérés comme des sommets dans l'oeuvre de l'auteur autrichien et c'est d'ailleurs un peu frustrant de ne pas avoir lu le texte avant d'assister à la représentation. On aimerait pouvoir citer des morceaux entiers de ses deux paroles qui se suivent, se percutent, sans jamais s'anéantir.

Quand on sait ce qu'on a reproché à Handke, ce passage majeur entre deux hommes que tout oppose, et son rendu scénique par **Alain Françon**, aboutit non pas à un morceau d'éloquence qui fera date mais à une discussion qui atteint un niveau d'abstraction poétique extrêmement élevé donnant à entendre une très belle page humaniste.

Humaniste, c'est un beau mot, qui définit parfaitement l'oeuvre de Handke et qui va à l'encontre d'un monde cynique et calculateur qui réduit les idéaux à des études de marchés.

La distribution est brillante, à commencer par **Gilles Privat** et **Pierre-François Garel**. On est cependant légèrement frustré que les excellents comédiens qui forment la tribu des "Innocents" (**Laurence Côte, Daniel Dupont, Yannick Gonzalez, Sophie Lacombe, Guillaume Lévêque, Hélène N'Suka, Joseph Rolandez, Sylviane Simonet**) ne soient pas plus individualisés.

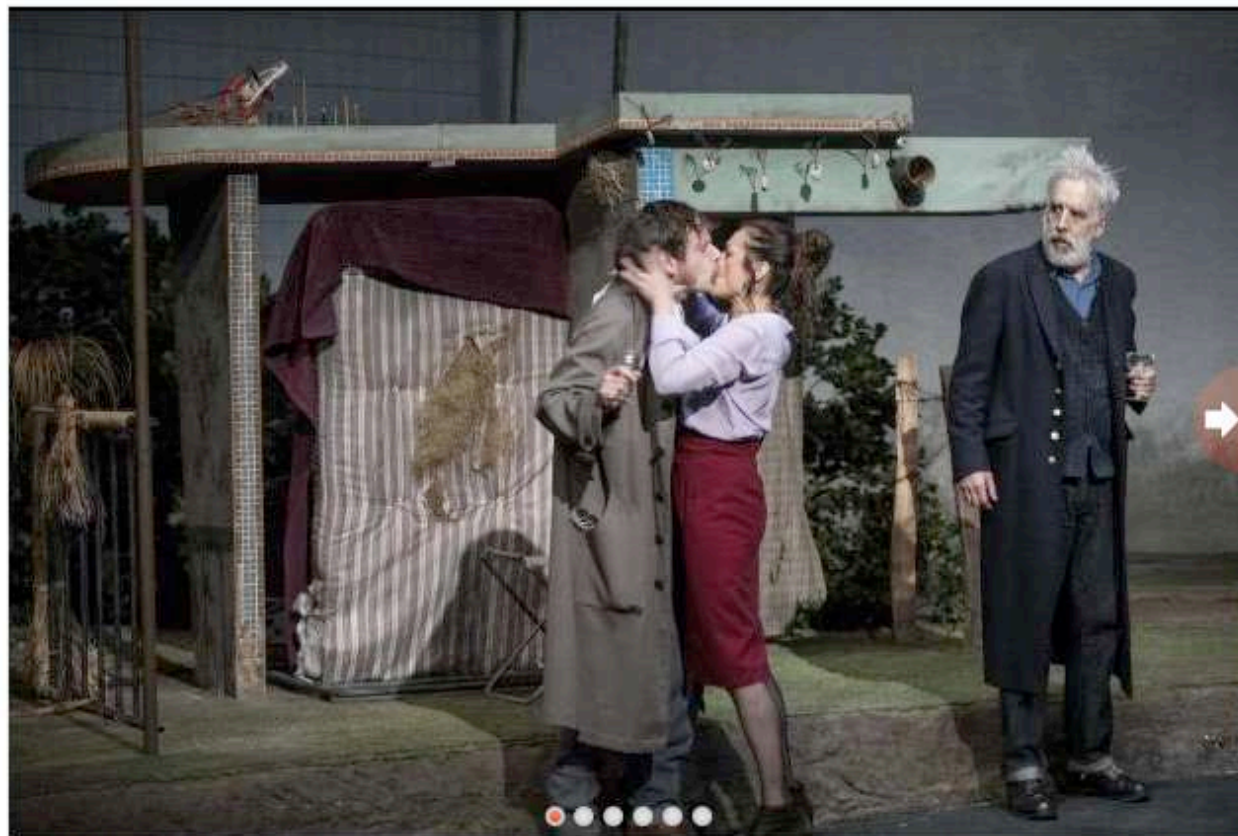
Philippe Person

Théâtre

Le Drôle de Drame de Peter Handke

Gilles Noussenbaum | 12.03.2020

- A + | ☆



théâtre

Crédit : Jean-Louis Fernandez

Le quotidien, le prosaïque, le banal se sont invités sur les scènes de théâtre, désormais lieux de présentation de travaux sociologiques davantage que de créations artistiques. La dernière pièce de Peter Handke, prix Nobel de littérature 2019, tranche par son ambition. L'écriture s'inscrit dans le sillage des grandes oeuvres du répertoire. Et témoigne contre une médiocrité contemporaine. L'action se déroule donc sur une route départementale abandonnée où *Moi*, personnage principal et double de l'auteur affronte un chœur antique, ici les *Innocents*, qui ne se contente plus de commenter l'action mais y participe, voire affronte *Moi*, en lutte contre le monde entier. Entre monologues, puis dialogues autour de l'abjection du monde contemporain, Peter Handke danse sur une ligne de crête où le discours tombe parfois dans le soliloque au lieu d'approcher le sublime. Si l'on ose dire, le spectacle signé par Alain Françon ne tient pas toujours la route. La faute aussi à une maîtrise du jeu et du je qui ne permet pas toujours à une certaine folie d'ouvrir la brèche d'un texte au final presque trop raisonnable au regard de son ambition. Avec ce *Moi* seul contre le monde entier, on y retrouve en effet Peter Handke affrontant la vindicte de l'opinion pour son soutien sans failles au régime serbe lors de la guerre des Balkans. Alors certes, le spectacle de 2h30 gagnerait à être coupé ici et là. Mais il vole en dépit de la hauteur de vue qu'il exige du spectateur largement au-dessus des propositions théâtrales du moment. On peut également lire le texte publié aux éditions Gallimard.

MOTS CLÉS

>> Théâtre



CRÉER
UNE ALERTE

CRITIQUE

Les innocents, Moi et l'inconnue au bord de la route départementale

12 MARS 2020

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Y.P. -

Et j'étais sur la route, toute la sainte année...

Départementale, la route.

La route départementale, le personnage principal de cette pièce.

Comme souvent chez Peter Handke, tout part d'un lieu.

Un lieu métaphore.

Un lieu-non lieu, finalement.

Un lieu qui nous renvoie à notre société, notre monde.

Le tout nouveau prix Nobel 2019 de littérature nous propose selon ses propres mots d'assister à un rêve éveillé, un long poème dramatique, sans dialogues mais au contraire constitué de longs monologues.

Un rêve qui durerait quatre saisons. Une année entière.

Un rêve qu'il est difficile de raconter.

Il y aurait un Moi.

Ce Moi, ce pourrait-être l'auteur. Ou le narrateur.

En tout cas, un Moi-conflit, qui oscillerait entre les deux entités sus-nommées. Un Moi qui aurait deux esprits, deux âmes.

Un Moi qui s'adresserait à cette route, et surtout à ceux qui vont s'y trouver.

Eux aussi. Les Innocents.

Ces Innocents-là, ce serait un chœur, un groupe d'hommes et de femmes.
Ce pourrait-être le peuple, la majorité silencieuse s'opposant au Moi, le Tout au Seul, la Foule à l'Individu, la Communauté universelle à la Singularité humaine.
Mais finalement, s'affrontent-ils vraiment ces deux « personnages-là » ?

En tout cas, ce qui les réunit de façon indéniable, c'est la marche. Ils marchent tous, bien avant que la marche constitue une sorte de concept politique. Suivez mon regard.

On retrouve évidemment l'un des thèmes principaux du travail dramaturgique de l'auteur, à savoir l'angoisse de l'individu face à la société contemporaine dans laquelle il se débat.

Tout ce petit monde est présenté au printemps. Le temps du renouveau, des espérances aussi...

L'été sera le temps des griefs exposés, le moment de dire les choses, de mettre exergue les conceptions de la gouvernance du monde qui diffèrent,

« *Comme elles me fatiguent, toutes les majorités* », s'écriera l'un des deux Moi, alors que pour l'autre, c'est le salut...

La recherche puis la prise de parole de la fameuse Inconnue résoudront-elles ces conflits ?

Le temps réel de l'hiver (un chronographe apparaît pour nous signifier que nous ne sommes plus dans l'immatérialité temporelle) constituera le dernier acte du poème tragique et de la tragédie poétique.

Il faut être clair et appeler un chat un chat.

Durant ces deux heures et vingt, il faut s'accrocher.

Le texte de Handke n'est pas un texte toujours évident à suivre. Un texte parfois difficile. (Ce fut en tout cas ce que j'ai ressenti.)

Plusieurs spectateurs sont partis assez tôt dans la pièce. Ils ont eu tort.

Tort, parce qu'il faut faire l'effort de se laisser immerger dans la langue de l'auteur, qui a lui-même traduit son texte de l'Allemand.

Ces longs monologues, ce sont des aria d'un oratorio complexe dans lequel les comédiens sont des instrumentistes.

De sacrés instrumentistes !

Ce que nous disent Gilles Privat (le Moi), Pierre-François Garel (Le chef de la tribu des Innocents), et Dominique Valadié (l'Inconnue), ce qu'ils nous disent et la façon dont ils le disent est fascinante.

Quel talent faut-il pour mettre en oralité de tels passages ardues, sans véritable fil narratif, sans dialoguer avec un partentaire !

Il faut vraiment être habité par son art pour pouvoir exprimer les longues logorrhées, les phrases et le style particuliers de l'auteur.

Melle Valadié, et MM Garel et Privat, habitués du travail avec Alain Françon, s'en sortent de façon merveilleuse et époustouflante.

La fin du poème sera constituée de sa propre critique. Lucidité. Encore et toujours.

A son habitude, la mise en scène d'Alain Françon est toute en délicatesse et subtilité. C'est sans aucun doute à l'heure actuelle l'un des plus grands directeurs d'acteurs.



© Jean-Louis Fernandez

Les comédiens évoluent de façon on ne peut plus naturelle, « simple », il y a toujours quelque chose qui relève de l'évidence, comme à chaque fois chez Françon.

Une évidence qui est également le signe d'une vraie vision et d'une grande appropriation de l'œuvre de Handke.

Ses marcheurs évoluent dans une belle chorégraphie générale.

Je n'aurai garde d'oublier de mentionner les magnifiques lumières de Joël Hourbeigt, qui contribuent très artistiquement au propos de la pièce.

Ce très riche, foisonnant et très exigeant spectacle se mérite.

Il faut entrer dedans, accepter de se laisser porter par le texte, être conscient de ne pas tout saisir du premier coup (là encore, ce fut mon cas). Et se dire qu'on lira avec grand intérêt le texte de la pièce, édité chez Gallimard.

Mais au final, c'est une pièce qui nous oblige avec force à prendre acte de la complexité de plus en plus grandissante de notre monde sur lequel Handke porte un regard à la fois implacable et très avisé.



Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la rout...

*texte et traduction Peter Handke mise en scène Alain Françon
du 3 au 29 mars 2020 au Grand Théâtre du mercredi au samedi
à 20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30 relâche di-
manche 8 ...*

<https://www.colline.fr/spectacles/les-innocents-moi-et-linc...>

Les innocents, c'est nous

De toute évidence, la dernière création d'Alain Françon interpelle par son étrangeté. Ce soir-là, dans le grand théâtre de La Colline, un moment théâtral rare est survenu. Le metteur en scène s'est emparé du texte de Peter Handke, Prix Nobel de Littérature, *Les Innocents, Moi et l'inconnue au bord de la route départementale*, une écriture entre poésie et philosophie. Le drame se situe sur un chemin libre, « non-utilisé ». Ici, il est question d'humanité. La confrontation d'un homme, personnage interprété par Gilles Privat, avec les Innocents, un groupe de comédiens admirables. Arrivé seul sur ce morceau d'asphalte, l'homme prétend être sur *sa* route, la seule encore libre sur la terre, non étatisée, non socialisée, non cartographiée. En entrant sur *son* territoire, les Innocents bousculent ses certitudes. Hors du temps, la pièce est une promenade onirique au cours des quatre saisons.



M de Montmartre

Dans l'obscurité, une voix off suggère de « laisser venir. Laisser souffler. Laisser rêver. [...] Laisser d'abord venir la scène.- » Une invitation à recevoir le drame sous la forme d'un rêve. Sur scène, l'homme que l'on comprend – à posteriori – être Handke, se réjouit d'occuper *sa* route. Une joie interrompue par l'arrivée des Innocents.

La scène est une large route goudronnée au milieu des champs. Les corbeaux croassent. Sur les côtés, des miroirs étirent le joli paysage aux douces couleurs mêlant des tons sur tons gris, bleus et verts. C'est le printemps.



© Jean-Louis Fernandez

Habillés pour les beaux-jours, les Innocents déambulent joyeusement sur la route comme une nuée finement chorégraphiée par Caroline Marcadet. Se sentant envahi, l'homme leur demande de partir. Cette route est la sienne. L'homme indique qu'ici « c'est la route où jamais dans la vie une armée n'est passée, ni une vaincue ni une victorieuse ». Avec malice, Handke-Privat décrit le système établi par notre civilisation. L'homme est *ici* pour préserver ce « dernier chemin libre ». Les Innocents en ont décidé autrement. La tribu est venue répandre l'amour.

L'homme et le Chef des Innocents

A l'automne, le drame bascule. Seul sur la route, l'homme découvre des morceaux de papier abandonnés par les Innocents. Il s'agit de coupons de cinéma, de tickets de caisse ou de numéros de téléphone. Ses billets révèlent aussi des secrets amoureux et des confessions religieuses. Avec ses révélations allant des futilités de la vie aux secrets intimes, les Innocents sont finalement des gens ordinaires. Ils sont l'Humanité.



© Jean-Louis Fernandez

Les moments forts

Un des plus beaux moments de la pièce est la longue discussion entre le Chef et l'homme sur le vivre ensemble. On parle de pouvoir, d'économie, de la liberté. Cette déambulation philosophique fait tituber l'homme accusé de « Monologue-né » par le Chef des Innocents. L'homme chancelle, balbutie. L'hiver est arrivé.

Suit le deuxième moment fort. Perchée sur une cabane, l'inconnue jouée par Dominique Valladié, divague singulièrement sur la vie des oiseaux. Pendant ce monologue dénué de sens, le spectateur n'a qu'à lâcher-prise et se laisser bercer par la mélodie du langage.



© Jean-Louis Fernandez

Le théâtre est un songe

L'homme radote de plus en plus. Il s'égare jusqu'à se dédoubler en moi dramatique et en moi épique. Dans la pénombre et comme dans un songe, un ultime tableau esquissant les silhouettes des Innocents – partition de l'humanité – achève cette épopée sur une aporie. Aporia ! résonne dans l'obscurité. Au final, ce cheminement insoluble a créé un acte théâtral. Tel un rêve éveillé, Alain Françon a magnifiquement – et fidèlement – mis en scène les paroles faussement errantes de Peter Handke.



Les Innocents, Moi et l'inconnue au bord de la route départementale est joué à La Colline jusqu'au 29 Mars.

THÉÂTRE



Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale. Une pièce de Peter Handke à la Colline.

06 MARS 2020 | PAR DAVID ROFÉ-SARFATI

Le Théâtre de la Colline, fidèle à sa désormais tradition programme dans sa grande salle une pièce fleuve sur le langage. L'esthétisme et la virtuosité de l'interprétation saisit le public et garantit son plaisir.



Tout commence dans un lieu, ressemblant à la fin du monde. Au bord d'une route départementale déserte un homme prend la parole. Il est ici chez lui, près d'un vieil abribus désaffecté. Soudain, comme dans un rêve surgissent les *innocents*. Le lieu se conforme à son apparence; le moment se transforme en menace. Un drame doit advenir. Alors vient *l'inconnue*, cette personne qui est ardemment désirée. Son apparition lente héberge un espoir, promet la paix. Dans ce non-lieu hors du temps l'homme sera confronté aux autres. Entre eux des mots choisis projetés font barrage, des signifiants souvent sans signification apparente. L'endroit par cette confrontation entre ces êtres devient source de possibles, origine de destins. Zone de la sédimentation des appropriations de l'enfance il devient reliquaire; il devient l'endroit de la rencontre et de la respiration dans l'après-coup. Viendront plus tard le drame, la mort et enfin le doute.

Par le texte opaque, obscur et à la fois beau, Peter Handke interroge la force du langage, la force de la parole contre le silence. Pour Handke la langue constitue la loi aliénante et à la fois fédératrice entre les hommes. En bordure, on retrouve une liberté par l'apologie du silence, de la lenteur et de la contemplation.

La pièce semble un long rêve, la scénographie respecte ce trait onirique, elle est magnifique. Le propos désoriente et parfois nous voila perdus par le texte. L'ondulation entre le dicible (souvent faussement anodin) et l'indicible qui héberge la sérénité et la paix bouscule nos attentions. Notre concentration cède parfois durant les deux heures trente de la pièce. Le plaisir du spectateur se source principalement dans le jeu de Gilles Privat qui soutient l'ensemble de la pièce, Dominique Valladié définitivement diva et Jean Pierre Francois Garel, qui supporte admirablement sa mission d'être le porte-parole de Peter Handke sur scène. Notons aussi la belle et émouvante présence de Laurence Cotte au sein de la troupe des innocents.

Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale

texte et traduction Peter Handke

mise en scène Alain Françon

du 3 au 29 mars 2020 au Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30

relâche dimanche 8 mars

durée estimée 2h20

texte et traduction Peter Handke

mise en scène Alain Françon

avec Pierre-François Garel, Gilles Privat, Sophie Semin, Dominique Valadié

et Laurence Côte, Daniel Dupont, Yannick Gonzalez, Sophie Lacombe, Guillaume Lévêque, Hélène N'Suka, Joseph Rolandez, Sylviane Simonet



Peter Handke : la longue marche de Moi



Scène de "les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale" © Jean-Louis Fernandez

Pièce au long titre, *Les innocents, moi et l'Inconnue au bord de la route*, sous-titrée « un spectacle en quatre saisons » est le magnifique poème dramatique d'une scène continue où les didascalies sont écrites par l'un des personnages, Moi, lui-même étant donc le narrateur et tout à tour Moi l'épique et Moi le dramatique, et « parfois les deux en même temps » écrit Peter Handke. La pièce date de 2015 et elle a été traduite par l'auteur pour la pénétrante mise en scène qu'en donne Alain Françon au **Théâtre de la Colline**, le nom de ce théâtre n'étant sans doute pas pour déplaire à Handke, ce grand marcheur.

"Un homme qui marchait"

Dans *Toujours la tempête*, texte traduit par Olivier Le Lay, édité par le Bruit du temps en 2012 et mis en scène à l'Odéon par Alain Françon en 2015 (lire ici), on avait fait le connaissant de Moi,

de sa mère, des frères de cette dernière et de sa sœur. Exit la famille, on retrouve Moi, seul. Pas pour longtemps.

Moi se tient au bord de la courbe d'une vieille route départementale (dont on comprendra qu'elle est la figure de « la grande courbe du temps ») où aucun véhicule ne roule depuis longtemps, tels ces bouts de routes départementales laissés en friche ici et là, à l'écart de plus récentes trois ou quatre voies. Surviennent les Innocents emmenés par leur Chef et la femme d'icelui. Plus tard apparaîtra l'Inconnue de la départementale, « la désirée depuis longtemps ». Tout oppose la horde des Innocents à Moi qui les prévient : « Écoutez : jamais ma route- oui, là, elle est pour une fois la mienne- ne deviendra une piste, un objet de calcul ». Un bout de route hors d'usage comme dernier îlot de résistance.

Le Chef et Moi se connaissent bien, ce sont des voisins d'enfance. Ils se ressemblent à un point tel qu'ils ne savent plus si les souvenirs de l'un ne sont pas ceux de l'autre, à un point tel que les deux acteurs (Moi, Gilles Privat qui interprétait le Grégor de *Toujours la tempête*, et Pierre-François Garel le chef de la tribu, tous les deux prodigieux) finissent, eux aussi, par se ressembler. (Plus tard la femme du Chef, interprétée par Sophie Semin, les étranglera de concert, mais on est au théâtre, ils se relèveront). Le chef des Innocents se souvient d'un événement qui a marqué Moi il y a très longtemps : un dimanche, Moi, en voiture, est passé « devant un homme qui marchait, un homme en costume noir et chemise blanche, et cet homme marchait et marchait, et son pantalon bougeait et voletait ». Quand la voiture est revenue de son périple, l'homme marchait encore. Le Chef se souvient : Moi lui a dit alors que cet homme était son « idéal ».

"Tout doit disparaître"

Dans l'entretien recueilli par son éditrice allemande, Nina Peters, qui tient lieu de fiche de salle aux spectateurs de la Colline, Handke raconte cette même scène vécue à la première personne, lorsqu'il était étudiant dans le Nord de l'Autriche, disant que cette vision de cet homme auquel il pense parfois lors de ses randonnées, est l'une de ses « images fondatrices » et qu'il lui arrive aussi de se « mettre en costume sombre et chemise blanche » et « trouve ça bien d'avoir des jambes de pantalon trop larges ».



Scène de "les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale" © Jean-Louis Fernandez

Ce bout de route départe-mentale constitue idéalement le théâtre du dialogue sans fin entre Handke et le monde qui l'entoure, entre Handke et lui même, entre « moi l'épique » et « moi le dramatique », dernier dialogue particulièrement drôle dans ses mises en abyme. Telle cette opposition : « mes héros à moi, ce sont les êtres seuls, les isolés, les uniques, les isolés uniques » dit l'Épique. « Mes gens, au contraire, ne sont pas des êtres seuls et isolés, mais unis, tous ensemble » rétorque le Dramatique qui ajoute que cela advient non à la messe, ni au stade, ni au cinéma, mais « seulement dans un théâtre -rarement c'est vrai, très rarement, trop rarement ».



C'est le cas avec ce spectacle d'une infinie richesse. Merci aux acteurs, merci Alain Françon, merci à tous.

Toute la pièce, en attendant l'Inconnue que l'on attend au bord de la départementale depuis le début, sera le lieu d'une confrontation sur fond de monde où « tout doit disparaître » (l'expression revient plusieurs fois), où on solde, liquide ses stocks de valeurs toutes dépréciées et malmenées. Ce bout de « vieille route », où « jamais n'a flotté un drapeau, excepté celui du ciel bleu, des nuages et de la neige », et dont Moi entend être le gardien auto proclamé, est le « dernier chemin encore libre sur la terre, le dernier non étatisé, non socialisé, non cartographié, non botanisé ». « Marchez ailleurs ! » lance Moi à la horde fantomatique, disparate et sombre des Innocents, ou alors « marchez autrement ». « Tu ne vas pas échapper à notre amour » répond Le chef des Innocents en s'adressant directement à la route. « Comment résister » se demande alors Moi dont un Double figure parmi les Innocents. La pièce a été écrite avant que n'adviennent Macron et ses marcheurs, elle n'en est que plus savoureuse.

"L'être du bon moment"

« Ô monde mamelonné, bossu, ici sur les bosses grises, chère route, s'ouvre la scène, sur toi, départementale, baleine grise de l'Autre temps, de l'Autre espace. Ici chez toi, je suis l'hôte de la vie, jamais rassasié, Dieu soit loué. Ici sur toi, avec toi, grâce à toi, je marche en compagnie du ciel, et le ciel en compagnie de moi » chante Moi et de nombreux livres du prolix Peter Handke avec lui. Soudain, c'est l'automne. Le chef des Innocents avance deux chaises pour discuter. « Elle exige l'utilisation cette route, elle crie l'utilisation, elle implore l'utilisation, pendant que toi, tu la laisses sans fruit, un vrai dépeupleur » argumente le Chef. « Ah, comme je voudrais la partager, répondra Moi, mais pas avec vous, les innocents, les inaccessibles. Pas avec vous dont plus personne n'est enfant d'une mère, fils d'un père, pas avec vous les professionnels et spécialistes, les malsains des jours derniers, les trombonistes inconscients du dernier jugement ». Ô langue française comme tu sais être à la fois lucide et belle sous la plume d'un homme venu d'une autre langue et d'un autre pays !



Scène de "les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale" © Jean-Louis Fernandez

L'actrice Dominique Valadié, égérie du metteur en scène, porte haut le rôle de l'Inconnue de la route départementale, égérie, elle de Moi, et, tout autant, pythie du poème. Dans son extraordinaire et dernier acte de parole vers la fin de ce poème dramatique, l'Inconnue parle longuement des oiseaux avant de disparaître « doucement » entraînant derrière elle « la peuplade des Innocents » et ses traficotages, laissant seul Moi avec ses doubles. « Qu'est-ce qu'elle devient notre route sans tes yeux rivés sur moi ? Suis-je définitivement un desperado ? » se demande Moi le dramatique, ayant perdu avec le départ de l'Inconnue, « l'être du bon moment ». Avec les reculs conjugués du poète et du dramaturge, Moi l'épique prend du champ : « Et



maintenant... Cette histoire est racontée, une histoire passablement trouée et rafistolée, soi disant parallèle à la route désertée, au bord de laquelle elle s'est déroulée, une histoire peut-être à peine transmissible. Ou quand même? Essayez quand même chacun de vous à votre façon » ». Le poème dramatique portant ainsi en lui sa propre critique, cette dernière ne peut ici que s'achever.

Théâtre de la Colline , mar 19h30, du mer au sam 20h30, dim 15h30 (sf le 8 mars), jusqu'au 29 mars. Puis du 2 au 4 avril à la MC2 de Grenoble

Le texte traduit par l'auteur est paru chez Gallimard dans la collection Le manteau d'Arlequin, 124p, 13€

Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale, texte et traduction de Peter Handke, mise en scène d'Alain Françon.

Crédit photo : Jean-Louis Fernandez



Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale, texte et traduction de **Peter Handke** – texte paru aux éditions Gallimard, 2019 -, mise en scène d'**Alain Françon**.

Les décors forts de Jacques Gabel que nuancent les lumières de Joël Hourbeigt proposent sur le mur du lointain une fresque latérale de jardin à cour donnant à voir un paysage de campagne où se devinent des formes sombres de bosquets et forêts.

L'inspiration de ce panorama mélancolique – l'espace pictural prolongeant l'espace du plateau – tient à l'art de la peinture de Gerhard Richter, à l'« hyperréalisme flou ».

Une expérience spirituelle de contemplation de la nature grandiose et impénétrable.

Sensibilité préromantique et romantique, en art comme en littérature, le paysage signifie regard et plaisir des yeux, et distance par rapport à l'organisation du pays.

Le paysage est un morceau de nature et une *cosa mentale*, une chose de l'esprit ; si on marche sur une de ses routes de campagne, le beau paysage touche à la fois par les sensations plus ou moins agréables qu'il procure et par les idées qu'il éveille.

Sur la route, avec son virage et ses quelques pommiers plantés dans le champ avoisinant, le public voit l'abri sommaire du héros, refuge et gargote sous les étoiles.

Comment rendre compte du *spectacle en quatre saisons* de Peter Handke que met en scène Alain Françon, créateur en 2015 de *Toujours la tempête* du même auteur ?

L'action se déroule sur une route départementale, lit-on sur la quatrième de couverture de la pièce *Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale* (Gallimard, 2019). Route et « *le dernier chemin encore libre sur la terre, le dernier non étatisé, non socialisé, non cartographié, non botanisé endroit de la planète* ».

Une route bien à l'abri des tempêtes à répétition d'une vie quotidienne houleuse.

La route est un personnage-chemin où le Moi narrateur a marché, la main dans celle de son grand-père, contemplant la pluie qui tombe dans la poussière, ressentant « *pour la première fois pas seulement la région mais la terre entière comme domicile* ».

Le Moi conseille aux passants éventuels de marcher d'une allure qui convienne à cette route, qui rende justice à son sol et à sa lumière, puis de rester attentifs encore à son silence qui revêt de couleurs, plutôt même de formes, l'âme du marcheur.

Une vieille route depuis longtemps inutilisée sur laquelle le Moi est à sa place, celle où il redevient l'enfant, le fils des hommes, comme indiqué dans les écrits saints, balançant ses bras, ne sentant plus le Mal, mais l'air frais et vif de la transformation :

« *Ah, la grande courbe ! Frémissement des arbres en été. Mugissement des arbres en automne. Sifflement des arbres en hiver. Et toute l'année le bourdonnement de l'air au-dessus de la route comme sur l'île de Prospéro...* »

Des références répétées et multiples à Shakespeare, à Goethe, à Levinas... étayent le texte, pour une époque où on ne sait rien de l'autre, où la rencontre n'advient pas, si ce n'est la conversation avec les défunts, et les morts tout récemment disparus.

A côté du vide et néant qui guette, reste la force du visage de l'autre, « *le trésor des trésors* », la quête de l'amour à travers l'attente de l'Inconnue – magnifique et insondable Dominique Valadié -, la femme même qui l'a mis, lui, en route vers elle toute sa vie, du matin au soir, et qu'il attend sans espoir, mais sûr de lui et d'elle :

« *Toute ma vie, Inconnue, j'ai agi en m'imaginant ton regard sur moi. Toi, absente et en même temps perpétuellement s'approchant, étais ma foi.* »

Sur cette route, coexistent à travers un même personnage – humilité et humour de l'acteur Gilles Privat –, deux figures distinctes, le moi épique et le moi dramatique, et un troisième larron, le narrateur, récitant de l'aventure existentielle des deux autres.

Et ce moi narrateur est à la fois, comme le dit Peter Handke (Entretien avec Nina Peters, 2015, traduit de l'allemand par Alexandre Plateau), « *le questionneur et l'autorité, à la fois le polichinelle et l'arlequin de la pièce* », à la fois le père et le fils.

Le moi épique et le moi dramatique vont, le temps de la représentation, rencontrer les « occupants », arrivant seuls ou à plusieurs, formant la tribu des Innocents, avec leur chef, sa femme, et enfin l'Inconnue, « *L'espérée, la désirée depuis longtemps* ».

Or, les passants ne le voient pas qui les accueille – ce Moi – le serviteur de la route.

Les Innocents, les gens réceptifs à l'idéologie et aux valeurs déjà désuètes de la réussite individuelle – commerce, échange économique, possibilités financières... – représentent pour Peter Handke les gens simples, « qui forment une confrontation, sans ennemi ni culpabilité, sans mauvaises intentions ni mauvaise volonté ».

Et sur la départementale, l'autre n'existe plus, si ce n'est à la télévision. Sur le chemin que l'auteur déblaie devant sa maison, à Chaville, des papiers jetés traînent, livrant autre chose sur leurs propriétaires, estimés d'abord comme des malpropres.

Ce sont les porteurs de traces d'humanité bon enfant et d'intérêt pour la vie sociale.

A partir de ce matériau de la route s'est inventé un matériau fictif. Et l'on voit le Moi dramatique parler avec le Chef de la tribu – Pierre-François Garel convaincant et tonique – sur une même enfance et des anecdotes dont ils se souviennent à peine.

Même passion des expressions populaires et de la sonorité de la langue à travers l'emploi des mots toniques et significatifs – fondateur d'une expérience existentielle.

Pourtant, les propos du Chef de la tribu pourraient être ceux du Moi, si ce n'est que ce guide ne croit plus ni en l'amour ni en l'amitié, mais dans le voisinage, « *la dernière religion à la mode* ». Et qui croit au bonheur ne peut croire en l'amour.

Le chef reproche au Moi de monologuer et de refuser le dialogue. Le Moi affirme, malgré tout, que toutes les valeurs financières vont crasher, mais non la valeur de la vieille route abandonnée de campagne qui augmentera, et sera cotée en bourse.

La femme du Chef de la tribu des Innocents, interprétée par Sophie Semin, assène ses vérités à ce Moi velléitaire, se moquant de son peu d'appétence pour le pouvoir.

Et comme en rappel de la pièce *Par les villages* de Peter Handke, et du souvenir des diverses grandes comédiennes qui ont pu interpréter le monologue final de *Nova*, ainsi Claude Degliame dans la mise en scène de Claude Régy en 1983, hissée sur son échelle qui déclamait : « *Laissez s'épanouir les couleurs. Suivez ce poème dramatique. Allez éternellement à la rencontre. Passez par les villages* » :

Dominique Valadié grimpe à son tour – un beau rituel – sur une échelle pour atteindre le haut du cagibi et se tenir sur le toit de l'abri de la fameuse route départementale :

« *Notre route et l'hiver vont ensemble... A partir d'aujourd'hui plus rien ici ne se passera et l'imagination se mettra à fleurir, et à fleurir et encore à fleurir. L'hiver ici sur la route : une promesse qui se remplira, un instant après l'autre...* »

Un poème en prose dramatique dont la loi est le théâtre – le dramatique et l'épique avec sa mise en valeur des héros isolés, les seuls uniques, confrontés aux autres.

« *Tu ne vas pas échapper à notre amour* », assène le Chef au Moi soliste et pluriel.

Qu'on se le dise. Et tous les Innocents également, Laurence Côte, Daniel Dupont, Yannick Gonzalez, Sophie Lacombe, Guillaume Lévêque, Hélène N'Suka, Joseph Rolandez et Sylviane Simonet.

Véronique Hotte

La Colline – Théâtre National, 15 rue Malte-Brun 75020 Paris, du 3 au 29 mars, du mercredi au samedi 20h30, mardi 19h30, dimanche 15h30, relâche le 8 mars. Tél : 01 44 62 52 52. **MC2:Grenoble**, du 2 au 4 avril. **Théâtre National de Strasbourg**, du 5 au 16 octobre 2020.



Au Théâtre de la Colline, Alain Françon met en scène la dernière pièce de Peter Handke



C'est d'abord une route dont la courbe mène on ne sait vers quel horizon. Une route où ne passe aucun véhicule, qui traverse des champs et où l'on aperçoit au loin des arbres, peut-être morts, des cheminées. Un homme –Moi– s'est approprié le lieu où il marchait quand il était enfant avec son grand-père. Moi –le narrateur– déambule en liberté, livre ses états d'âme. Cette route départementale en déshérence (projet abandonné ? itinéraire dévié ?) fait désormais partie du paysage, intégrée à la nature qui l'entoure. Nowhere beckettien favorable à la contemplation, elle est le lieu de Moi : « Ici, c'est la route où jamais n'a flotté un drapeau excepté celui du ciel bleu, des nuages, de la neige. (...) Ma route, mon droit, le dernier chemin libre sur notre planète –je veux le défendre. Je veux ? Je dois. C'est mon rôle. » Mais voici que sur sa route, se profile un groupe d'individus... Ce sont les Innocents tels que les imaginent Peter Handke qui viennent pour disputer son territoire à celui qui est ici chez lui. Emmené par un chef de tribu et sa femme, le chœur des Innocents, assemblage de majorité silencieuse et de représentants d'un monde matérialiste, est une menace pour le narrateur. « Prépare-toi, route, à notre assaut (...) Fin de ta solitude... » prévient le chef de tribu. Comment Moi peut-il résister ? Et l'Inconnue espérée viendra-t-elle ?

Un théâtre poétique

Métaphore du chemin, de la liberté et de l'existence, le dernier texte de Peter Handke (traduit par lui-même en français) interroge sur la place de l'individu dans la nature et l'évolution de la société. Au fil des quatre saisons, Moi est confronté au Temps, à l'attente de l'Inconnue, à l'espoir. Dans la majesté du décor de Jacques Gabel –superbe tableau inspiré des toiles de Gerhard Richter– et les lumières de Joël Hourbeigt, l'image de la route s'imprègne fortement. « Rentrer sur la route –rentrer vers le silence–, seul retour possible de nos jours. » Le texte, mystérieux, puissant, déroule son écriture poétique en monologues baignés d'images oniriques. Pour l'interpréter, Alain Françon a choisi une palette de comédiens aguerris et parfaits dans l'exercice : Gilles Privat, Moi, qui fait le bravache comme il montre ses faiblesses, philosophe, amuse ou émeut, Dominique Valadié, impressionnante comme à l'accoutumé, majestueuse quand elle s'adresse au ciel, Pierre-François Garel, le chef et sa femme, Sophie Semin, et tous les Innocents. Intense poésie du texte et des images.

Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale * * *

Théâtre de la Colline, 15 rue Malte-Brun, Paris 20^e. Tél. 01 44 62 52 52. www.colline.fr
Jusqu'au 29 mars. MC 2 Grenoble du 2 au 4 avril.

(Photo Jean-Louis Fernandez)

Tags: Handke, poésie, route, temps [Previous Article](#)

Pelléas et Mélisande

[Next Article](#)

La Tortue Noire

Critique - Théâtre - Paris

Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale

Une pièce pour la route

Par Noël TINAZZI

Publié le 4 mars 2020

La dernière pièce de Peter Handke, créée à La Colline, est un hymne à une route banale mais ouverte sur tous les possibles. Parfois bavard et abscons, le spectacle, très abouti, est magnifiquement servi par la mise en scène d'Alain Françon et l'interprétation du formidable Gilles Privat.

Faire d'une route l'unique objet/sujet d'une pièce de théâtre, l'idée est nouvelle même pour le vieux routier (au physique comme au mental) qu'est Peter Handke. A 78 ans, l'auteur et dramaturge autrichien, nobélisé l'an dernier et critiqué pour ses positions pro-serbes dans le conflit de l'ex-Yougoslavie, revient à la scène après *Les Beaux Jours* d'Aranjuez, en 2012. Malgré ses longueurs, cette co-production avec les scènes de Strasbourg et de Grenoble, séduit par sa liberté. Et sa richesse graphique.

La route dont il est question n'est pas une route mythique, pas la 66 de haute mémoire aux USA, ni une voie glorieuse porteuse d'épopées illustres ou de bérézinas catastrophiques. Mais une route quelconque de campagne, une route sans autre qualité que d'être départementale, une route dont on ne voit ni la queue ni la tête. Un chemin de liberté ouvert à tous les possibles, « même pas googlisée », c'est dire ! L'idée mûrit chez Handke depuis la trentaine où il s'est senti menacé par des problèmes cardiaques et où il a pris conscience qu'il était mortel, explique-t-il dans le dossier de presse. Pour se libérer de cette angoisse, il a traversé l'Autriche à pied pendant deux semaines. Ce qui lui « a ouvert les yeux sur la nature, et sur la dignité des gens qui vivent dans la campagne ». Et lui a permis de sentir le vent et « son bruissement aux joues ».

Le Moi dont il est question dans le titre, c'est donc lui, personnifié par le formidable Gilles Privat. Mais attention, l'acteur-créature prend bien soin d'entrée de jeu de se distinguer de son créateur-auteur. Et de se positionner en personne bien vivante, en être de chair et de sang et non en personnage d'auteur dramatique, de conteur épique, encore moins de narrateur. Ce qui donne lieu à une joute verbale hilarante sur le distinguo à faire entre créature et créateur. Joute qui reviendra à la fin de la pièce, une fin truculente à la Shakespeare où le personnage accuse son créateur de trucage. Une fin bien venue au bout de plus de deux heures d'un spectacle troué de fulgurances géniales et de tirades plus ou moins longues qui mettent à rude épreuve la mémoire des acteurs et l'attention du spectateur. Un marathon au fil des quatre saisons d'une année dont ils se tirent remarquablement, aiguillonnés par la mise en scène d'Alain Françon qui, avec des images fortes parfois jusqu'à l'expressionnisme, réussit à relancer l'attention du spectateur, submergé par une logorrhée pas toujours compréhensible.

Cohorte disparate

D'entrée on est happé par l'élégante scénographie de Jacques Gabel avec, au premier plan, le tournant d'une route de campagne bordée comme il se doit par un fossé et flanquée d'un abri de bus assez dégingué pour être sans âge. En arrière-plan un magnifique vue de la campagne environnante, entre photo et tableau au léger tremblé qui rappelle beaucoup les photo-peintures de Gerhard Richter. Quand s'ouvre le spectacle, on est au printemps et Moi se sent tout ragaillardi par la lumière, le pépiement des oiseaux et le surcroît de vie qu'il sent bouillonner en lui. Mais il ne tarde pas à désespérer de sa solitude sur cette route déserte. Il va être bientôt exaucé lorsque surgit une cohorte disparate de gens qu'il accueille à bras ouverts. Ce sont les autres, tous les autres, ceux qu'ils nomme – non sans élitisme – les Innocents avec qui il va pouvoir se confronter. Entre-temps est arrivé l'été et les orages sont toujours possibles, la paix comme l'amitié peuvent se retourner en menace et en guerre...

Dans cette cohorte indifférenciée d'une dizaine de personnes, quelques figures se distinguent. Comme l'Inconnue de la route départementale (Dominique Valadié méconnaissable, tour à tour ange mutique ou experte en ornithologie). Ou bien le Chef de tribu (Pierre-François Garel, belle prestance) avec qui Moi peut deviser de choses et d'autres, par exemple des règles du bon voisinage. Ou encore la Femme de ce chef (Sophie Semin) qui se moque de Moi, lequel ne la dément pas.

Les autres forment une masse indifférenciée qui pourrait s'apparenter à un chœur, à une majorité, à une armée, les Innocents, donc, qui ne savent pas qu'ils vont se confronter avec Moi. Au fil des saisons qui se succèdent, ils sont capables du meilleur comme du pire. De leurs comportements et de leurs dires, il ressort que leur plus gros défaut est d'être pris dans cette modernité envahissante et tapageuse qui fait de la consommation et de la communication l'alpha et l'Omega de leur vie. Leur plus grande qualité est leur résilience, leur capacité à résister aux assauts de la misère et de la guerre qui les jettent sur les routes. Ce qui donne lieu au plus beau tableau de la pièce : leur cortège en haillons, se détachant dans le noir de l'hiver, traînant de misérables carrioles, a quelque chose de poignant. Tableau qui conforte la tonalité humaniste de la pièce et s'imprime à jamais dans la mémoire.



Schwarze Adler über der Landstraße

Dreimal Pariser Theaterglück: Alain Françon belebt Peter Handkes „Die Unschuldigen“, Yasmina Reza inszeniert ihren Monolog „Anne-Marie die Schönheit“, Isabelle Huppert brilliert in der „Glasmengerie“

VON JOSEPH HANIMANN

Nach der misslungenen Uraufführung durch Claus Peymann am Wiener Burgtheater und der abgesagten Produktion am Münchner Residenztheater lag Peter Handkes Stück „Die Unschuldigen, ich und die Unbekannte am Rand der Landstraße“ brach. Hat dieser Autor seine Regisseure überlebt? In Frankreich bietet sich nach Luc Bondy und dem im Dezember gestorbenen Claude Régy noch Alain Françon an, ein Meister der feinen Gestirnbewegung im Empfindungskosmos des modernen Individuums. Vor fünf Jahren hat er Handkes „Immer noch Sturm“ auf Französisch herausgebracht. Am Pariser Théâtre National de la Colline beschert er den „Unschuldigen“ nun eine schöne Wiedergeburt. Handke hat sein Stück laut Programmheft selber ins Französische übersetzt.

Für die ausufernd sperrigen Weltdeklarationstiraden des späten Handke ist in Françons konkretem Sprech- und Handlungstheater wenig Platz. Das „Na, so was!“ – „Ça alors!“ – des erzählenden „Ich“ am Stückbeginn ist bei ihm nicht gesungenes, herausgeschmetertes oder gekrächztes Selbstzitat, sondern aufrichtiges Stauen eines zwar nicht zur Ruhe gekommenen, aber immerhin sesshaft gewordenen Landstreichers. Ein Stauen darüber, dass auch im Niemandsland seines Straßenstücks der Frühling wiederkehrt. Gilles Privat spielt diesen Mann leichten Schrittes als quirligen Einsiedler, der wortselig seine Wünsche und Flüche um sich tanzen lässt. Die Landschaft ringsherum (Bühnenbild: Jacques Gabel) ist ein flaches Gebiet mit unscharfen Konturen unter nassgrauem Himmel, wie von Gerhard Richter gemalt. Die zunächst einzeln, dann gruppenweise ins weltlose Hier hereinschneidenden „Unschuldigen“ scheinen mit ihrem kommunikativ vernetzten und doch autistischen Händeringen, Herumhüpfen, Sich-auf-dem-Boden-Wälzen oder In-den-Himmel-Starren entfernte Wiedergänger der Passanten aus Handkes „Stunde da wir nichts voneinander wussten“ zu sein: Sommerfrischler, Herbsturlauber, Nomaden, Migranten mit Rollgepäck.

Diesen vom Ich-Erzähler bald herbeigewünschten, bald böse verwünschten Partnern des Grüßens und Gegrüßtwerdens kommt in Handkes Stück eine „Unbekannte“ entgegen. Dominique Valadié spielt sie mit wirrem Haar und zerknittertem Trenchcoat aber nicht als Gegenfigur. Statt Seherin unter Blinden ist sie eher

Halbblinde unter Halbblinden. Alles, was bei Handke schroff aufeinandertrifft, wird bei Françon verflüssigt. Zwischen Freundschaft und Feindschaft bleibe uns die Nachbarschaft als letzte Religion, sagt einer. Doch selbst das sarkastische Kichern im Text über diese Restutopie klingt hier nur halb so schlimm. Und wenn gegen Ende über der Landstraße der Himmel sich verfinstert, nimmt das Asphalt-Schwarz die ganze namenlose Gesellschaft in sich auf wie ein dunkel fließender Acheron, der keine Namen mehr braucht und keine zwei Ufer mehr trennt.

Eigennamen schwirren im anderen Saal des Pariser Colline-Theaters durcheinander. Yasmina Reza hat dort ihr Monologstück „Anne-Marie die Schönheit“ inszeniert. Eine gealterte Schauspielerinnen, stets nur Nebendarstellerin, sitzt in ihrer Wohnung und erinnert sich im Nachglanz der gerade verstorbenen berühmten Kollegin Giselle Fayolle an frühere Zeiten. Im fingierten Interview leben die Jugendträume in der Provinz, die ersten Auftritte mit Giselle Fayolle in Paris, der Alltag mit dem einsilbigen Gatten, die Stunden mit dem heiteren Hausarzt wieder auf. „Wenn man sie am ehesten braucht, sterben die Leute weg“, murrte die Dame. Sie sieht auch ihr Ende näher kommen. Die Vergangenheit wird dichter, die Gegenwart leerer.

Was beim Lesen dieses Monologs schal wirken könnte, ohne den typischen Reza-Biss, gewinnt auf der Bühne eine ganz neue Dimension. Der Schauspieler André Marcon verleiht der kratzbürstig rührenden Dame mit seinem massiven Körper eine befremdliche Zartheit. Sein Dasitzen auf dem Sofa, das Straffziehen des Unterrocks, der Griff in die Handtasche oder das Aufsetzen der Lesebrille reißen Löcher in eine Alltagsroutine, über die das sanfte Parlado der Assoziationen hinwegsprudelt. Ab und zu huschen Schattenfiguren vom schwedischen Maler Örjan Wikström über die Zimmerwand. Und wenn Anne-Marie am Ende im Aufzählen der Schauspielernamen ihrer Jugendzeit schwelgt, löst sie im schwindenden Licht sich selber in so einen Schatten auf. Yasmina Reza offenbart in diesem Stück einen geradezu zärtlichen Blick auf die Menschen.

Wild geht es hingegen auf der Bühne des Odéon-Theaters zu. Isabelle Huppert triumphiert dort als Amanda in dem Stück „Die Glasmengerie“ von Tennessee Williams. In einem atemraubenden Sprint versucht sie, ihre weltscheue Tochter Laura auf Trab und den unsteten Sohn Tom an die Leine eines ordentlichen Familien-

lebens zu bringen. Diese Frau hat nichts mehr von der keifenden Furie oder vom sorgenden Hausmütterchen. Die ermahnenden Worte an Sohn und Tochter hackt sie klein wie das Suppenhuhn über dem Kochherd. Lauras potenziellen Freier wickelt sie straff ins Netz ihrer Rede. Und wenn am Ende doch alles schiefeht, wimmert sie so lange am Boden, bis der Mut fürs Weitermachen wiederkehrt.

Der Regisseur Ivo van Hove und sein Bühnenbildner Jan Versweyvel haben die Wohnung der Wingfields in dieser hervorragenden Produktion, die im Herbst auch am Hamburger Thalia-Theater zu sehen sein wird, in ein fensterloses Untergeschoß verlegt. An den Wänden die Porträts des verschwundenen Vaters. Der Raum wirkt wie ein Stück Urwald, in dem die drei Zurückgebliebenen als Wildtiere hausen. Laura huldigt ihren Glasfigürchen im Käfig ihrer Schizophrenie und springt, wenn sie sich mal unter ihrer Wolledecke hervortraut, katzenhaft über die Anrichte der Küche. Die narrativen Einlagen in diesem „Memory Play“ hat der Regisseur auf ein Minimum reduziert. Statt ihr die schließlich doch noch gelungene Flucht aus der Ferne zu erzählen, tanzt Tom mit seiner Schwester Laura am Ende zu Barbaras Lied vom „Aigle noir“, dem schwarzen Adler, durch die Wohnstube. Dieses kurze Glück bleibt mit seiner tiefen Traurigkeit als großer Theatermoment in Erinnerung.

„Zwischen Freundschaft und Feindschaft bleibt uns die Nachbarschaft als letzte Religion.“



► 11 mars 2020



Mutterglücke: Isabelle Huppert als Amanda Wingfield mit Justine Bachelet als Tochter in der „Glasmagerie“. Regie: Ivo van Hove. FOTO: JAN VERSWEYVELD

AVANT-PAPIERS



CULTURE

Peter Handke, toujours la tempête ?

JEAN TALABOT jtalabot@lefigaro.fr

Les Innocents, Moi et l'Inconnue de la route départementale. Derrière ce titre à rallonge, une belle affiche de théâtre. Le dernier texte pour les planches de Peter Handke est adapté par Alain Françon au Théâtre de La Colline, à Paris. Mais c'est le premier avec lequel l'écrivain autrichien peut être présenté en tant que Prix Nobel de littérature. Seule ombre au tableau, la « polémique Handke » ravivée dans les travées de l'académie suédoise le 10 décembre 2019. Deux membres du comité Nobel démissionnent alors, l'un expliquant refuser de placer « l'œuvre littéraire au-dessus de la politique ». La raison ? Les positions proserbes de Handke pendant les guerres en ex-Yougoslavie. Sont mis en cause plusieurs écrits politiques, dont le pamphlet *Justice pour la Serbie* de 1996 ou la présence de l'auteur, dix ans plus tard, aux obsèques de Slobodan Milosevic, ex-président yougoslave accusé de crimes contre l'humanité et génocide. « Depuis toutes ces histoires, il y a eu plus de 56 productions de ses pièces à l'internationale, balaye, agacé, Alain Françon. Par les villages s'est même joué dans la Cour d'honneur à Avignon. C'est, Dieu merci, une polémique qui a été digérée. » À une époque où le débat sur l'homme et l'artiste est brûlant, comme le prouve la controverse Roman Polanski, Peter Handke ne choque plus guère en France. Ou si peu. L'auteur et dramaturge, scénariste des *Ailes du désir* de Wim Wenders, y vit et y jouit d'une belle reconnaissance.

C'est en France, et au théâtre, que naît pourtant la polémique Handke. Son texte *Voyage au pays sonore* ou *l'Art de la question*, ne franchit pas le seuil de la Comédie-Française. Bien trop politiquement incorrect. Nous sommes en 2006, et Marcel Bozonnet, alors administrateur général de l'institution, vient d'apprendre par voie de presse l'hommage de Handke à Milosevic. « Contrairement à ce que l'on a pu dire, je n'ai pas déprogrammé Handke. Je ne l'avais

même pas appelé pour lui demander les droits ! J'ai simplement abandonné l'idée de le faire jouer au Vieux-Colombier », se souvient-il. Sa décision fait alors couler beaucoup d'encre, créant un débat européen, intellectuel et politique, où chacun se répond par journaux interposés. Une grande partie des intellectuels crie à la censure, réclamant – déjà – de ne pas confondre l'homme et l'artiste. L'affaire aurait même coûté sa place à Bozonnet, qui en 2006 ne voit pas son mandat renouvelé : « Le ministre a utilisé l'excuse féministe (en plaçant Muriel Mayette-Holtz, première femme à la tête du Français, NDLR), mais cette affaire a beaucoup joué, bien sûr. »

Les soutiens à Marcel Bozonnet se font aussi entendre. Olivier Py, dans une tribune, soutient « le droit de dire non » à Handke, ce « héraut de la cause milosevicienne qui nie les crimes du nationalisme serbe ». Elle est cosignée entre autres par Ariane Mnouchkine ou Philippe Caubère. Sylvie Matton, auteur de *Srebrenica, un génocide annoncé* (Flammarion, 2005), ose la référence à Céline en publiant dans *Libération* un texte intitulé *Bagatelles pour Srebrenica*. Peter Handke finit par répondre à cette polémique dans une lettre au même journal. Reprenant à son compte les paroles de Milosevic, il demande de cesser d'imputer toutes les horreurs de la guerre aux seuls militaires bosno-serbes, réclame un nouveau lexique, un peu plus de nuances et de distanciation. Fin 2019, le Nobel rallume un feu que l'on croyait éteint. Olivier Py évoque, avec Sylvie Matton, dans *Le Monde* : « Le prix du déshonneur à Peter Handke. » Cette dernière souligne aujourd'hui : « Quel comble que celui qui a défendu les incendiaires de la Grande Bibliothèque de Sarajevo reçoive cette distinction ! » D'après Alain Françon, c'est en tout cas « une récompense logique » d'un point de vue littéraire et même « tardive » pour Handke, que le metteur en scène décrit comme « profondément a-historique ». Il ajoute cependant : « Pour lui, l'ex-You-



Les positions pro-serbes de Handke pendant les guerres en ex-Yougoslavie ont créé la polémique au sein du comité du Nobel.
FRANCOIS MORI/AP/SIPA

goslavie représentait une unité originelle et apaisée qu'il n'a de cesse de retrouver par la littérature. » Une recherche de paix et de réconciliation que l'on retrouve au long de cette dernière pièce au contenu, sinon crypté, profondément poétique.

« J'y ai vu un regard sur l'écriture, sur le trajet d'un auteur qui voit le chemin parcouru sur le monde et se demande s'il a assez compris les gens », assure [Wajdi Mouawad](#), directeur de La Colline. Le dramaturge libano-québécois a toujours voulu faire jouer en ses murs l'auteur

“ Pour Handke, l'ex-Yougoslavie représentait une unité originelle et apaisée qu'il n'a de cesse de retrouver par la littérature ”

ALAIN FRANÇON

autrichien, pour lui « une évidence ». Ayant fui enfant le Liban durant la guerre civile, Mouawad porte un regard différent sur la polémique Handke. « Je viens d'un endroit où il y eut des massacres dans tous les sens. Quand on appartient soi-même à la guerre civile, on ne peut pas avoir le même regard qu'un intellectuel français, assure l'auteur d'*Incendies*. Je ne peux juger la guerre au Liban, car c'est l'histoire de l'humiliation de mes parents. Idem pour Handke pour qui cette guerre civile est aussi

l'histoire de sa mère. Dans mon pays, parce que je traite du conflit israélo-palestinien dans mes pièces de théâtre, certains me voient exactement comme on voit Handke en Serbie. Alors qu'en France, je reçois des prix... »

Pour Marcel Bozonnet, qui s'est rendu à Sarajevo en 1993, ce sont au contraire les personnes qui ont assisté à la guerre qui doivent débattre. « Je peux parler car j'y étais. Ce que j'y ai vu m'a atterré. C'était la guerre, avec des populations civiles bombardées. Cela me fait penser aujourd'hui à ce qui se passe en Syrie, à Idlib. À l'époque, certains esprits avaient compris ce qu'il se passait. Mais pas tout le monde, loin de là. » Sur ce dernier point, Sylvie Matton opine : « À l'époque, la propagande mitterrandienne a été de nous faire croire qu'il s'agissait d'une guerre civile très complexe avec des "belligérants". Alors qu'il s'agissait d'un génocide. Si l'indignation ne fut pas générale en France, c'est parce que les gens n'ont pas bien su ce qu'il s'est passé là-bas. »

Peut-on, dès lors, séparer l'homme de l'artiste au nom de tous ? Dans sa tribune de 2006, Olivier Py avançait une définition : « La seule chose qui puisse séparer l'œuvre de l'homme, c'est lorsque la première est affranchie du second, dégagée des contingences humaines. Il sera temps alors d'oublier les textes politiques de Peter Handke pour lire sereinement ses autres œuvres. » À la fin de sa pièce, Peter Handke préfère écrire : « Adieu et pardon (...) En avant sur la route, où il fait noir et la nuit est froide. » ■



CULTURETHÉÂTRE

Elle et lui.

La comédienne Dominique Valadié et le metteur en scène Alain Françon chez eux, à Paris, à l'automne dernier. Un couple pour la vie... de théâtre.



Françon et Valadié se refont une scène

Depuis trente ans, ils vivent et travaillent en couple. Une pièce de Peter Handke au Théâtre de la Colline, à Paris, les réunit à nouveau.

PAR BRIGITTE HERNANDEZ

Le psychanalyste dans le film de Gallienne *Les Garçons et Guillaume, à table!*, c'était lui. Le père de Maïwenn dans le prochain film de la réalisatrice, ce sera lui. Mais Alain Françon, immense metteur en scène français moins connu que très reconnu, ne fait que rarement l'acteur. « *Pourtant, il joue tellement bien* », confie sa femme Dominique Valadié, elle aussi une icône du théâtre. La Lioubov déchirante de *La Cerisaie*, l'indomptable Martha de *Qui a peur de Virginia Woolf?*, la Mère Ubu, c'était elle. À eux deux, ils

collectionnent les molières : trois pour Françon, deux pour Valadié mise en scène par... Françon. Ils appartiennent à cette génération pour laquelle le théâtre symbolisait l'aventure et où il fallait se battre pour imposer des auteurs. Un théâtre dit « exigeant ».

Metteur en scène et comédienne, le schéma n'est pas nouveau. Mais, dans ce milieu, vivre et travailler ensemble dans la durée est quasiment un cas d'école : leur entente, privée et professionnelle, a débuté il y a trente ans. Ils se sont rencontrés lorsque Dominique jouait Macha, l'amoureuse éperdue de Treplev, dans *La Mouette* mise en scène par Antoine Vitez, qui dirigeait alors le Théâtre de Chaillot. Ils ne se sont plus quittés, même s'ils travaillent avec d'autres. Un chemin unique à deux voix.

Avant de prendre ce chemin, Françon, en dernière année de 3^e cycle d'histoire de l'art à Lyon, enseignait l'art roman à des étudiants. Ses profs s'appelaient Deleuze et Maldiney. « *L'histoire de l'art était une façon de m'approprier la culture bourgeoise, moi, le fils d'un ouvrier qui travaillait à la mine.* » Il choisira comme ob-

JULIEN FAURE/LE POINT

« Avec lui, le texte est vif comme une flamme, alors on est pris par ce désir, cette vitalité du verbe. »

Dominique Valadié à propos d'Alain Françon



jet de sa maîtrise « Le Corbusier et Firminy ». Firminy, à côté de Saint-Étienne, sa ville natale. Et, à Saint-Étienne, il y a du théâtre et des copains comme les acteurs André Marcon et Evelyne Didi ou encore Pierre Michon, le futur auteur de *Vies minuscules*. La décennie 1970 débute, et Françon part créer le Théâtre éclaté à Annecy avec sa bande de copains et pas grand-chose sinon une conviction, qu'il a gardée envers et contre tout : « *Le seul héros dans une pièce, c'est le texte!* » La touche Françon. À tel point qu'on le caricature ainsi : « *Du sérieux! Pas de psychologie!* » Les textes des contemporains Carlos Reyes, Armand Gatti, Michel Vinaver (un grand soutien et ami, père de la comédienne Anouk Grinberg), puis Edward Bond, l'un de ses auteurs de prédilection, Ibsen, Tchekhov, Peter Handke... Le temps l'a mené d'Annecy aux théâtres subventionnés de Lyon et de Paris, où il y dirigea le Théâtre de la Colline pendant douze ans. Et, aujourd'hui : « *Je suis redevenu comme avant, sans compagnie, je vais où je veux, mais il me faut à nouveau trouver de l'argent pour monter les pièces.* » Petit soupir. Grand sourire.

Travail au cordeau. Valadié, venue au théâtre grâce à sa sœur aînée, s'est formée au conservatoire de sa ville, Nice. Après avoir été l'élève de Vitez, elle est restée avec cet éclaircur de génie au Théâtre de Chaillot. Le souvenir de son exceptionnelle *Hedda Gabler* provoque encore des frissons. Cette « hors norme » a été comparée à Casarès et à Maillan, descendant au plus profond pour resurgir au plus inattendu. En 1991, Françon met en scène *La Dame de chez Maxim*; on s'étonne qu'il s'attaque à Feydeau. C'était mal comprendre l'un et l'autre : au fond, Feydeau, avec son impitoyable mécanique du rire et de l'absurde, son travail au cordeau sur le rythme et les mots, n'est pas si éloigné de la rigueur exigée par les alexandrins de Molière ou de la noirceur glacée des personnages d'Edward Bond. Lorsque le public entendit le rire de la Môme Crevette, il sentit que quelque chose se passait : « *J'avais demandé à Dominique de tenir ce rire au-delà de ce qui était prévu, et elle le prolongeait d'une façon grandiose, délirante, qui donnait une autre dimension à son personnage et à la pièce.* » Elle reçut un molière pour cette Môme. Lui fut « nommé » pour la meilleure mise en scène. Cette magie entre elle et lui, ils ne l'expliquent pas. Tout juste si Françon arrive à dire : « *Hum... C'est... une expérience. Il y a des choses qu'on trouve ensemble, qu'on comprend ensemble. Et, même si parfois existe un décalage, que l'un est en avance sur l'autre, on finit par se rejoindre.* » Dominique est plus directe : « *Je n'ai toujours pas compris comment il dirige ses acteurs. Quasiment sans un mot.* » Alain Françon monte rarement sur le plateau. Son œil écoute. « *Quand je travaille avec les acteurs, je leur parle de partition.* » Valadié est alors pour lui une immense cantatrice, une voix inimitable. Que laisse-t-elle transparaître de leur entente? Une indication discrète : « *Avec lui, le texte est vif comme une flamme, alors on est pris par ce désir, cette vitalité du verbe.* »

ALAIN JOCARD/AFEP

Des auteurs quelle aime, Valadié dit : « *J'aime voir comment les auteurs masculins traitent des relations entre hommes et femmes. Dans *Petit Eyolf*, d'Ibsen, le couple traverse une crise terrible, mais à la fin le mari et la femme se serrent la main, cela me donne du courage.* »

L'une et l'autre sont d'extraordinaires professeurs. Elle a enseigné plus de vingt ans au Conservatoire national supérieur de Paris – « *Moi qui fus repêchée au concours d'entrée parce qu'il y avait des places en plus, je n'ai pas de méthode, sinon écouter les acteurs, leur faire sentir que quelqu'un est là pour eux.* » Lui aussi est très demandé – au Théâtre national de Strasbourg ou à l'Ensatt de Lyon... Tout le monde veut assister à ses ateliers. Si la lumineuse Georgia Scalliet entra à la Comédie-Française, ce fut sur proposition de Françon, qui avait été son professeur et la voulait pour le rôle d'Irina dans *Les Trois Sœurs* (elle reçut un molière), qu'il montait pour le Français. Puis il lui proposa de jouer dans *Le Temps et la Chambre*, de Botho Strauss, avec Dominique Valadié comme partenaire. Enorme succès. « *Vous savez pourquoi les actrices aiment tant être dirigées par Françon? Parce que c'est un homme qui aime sa femme, suggère Scalliet. Nous dirigerait-il comme cela s'il n'y avait pas Dominique? Je ne crois pas. Chacun fait grandir l'autre.* » ■

Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale, de Peter Handke. Théâtre de la Colline, à Paris, du 3 au 29 mars. À lire : Alain Françon. *La voie des textes*, d'Odile Quirot (Actes Sud, 17 €).

« Vous savez pourquoi les actrices aiment tant être dirigées par Françon? Parce que c'est un homme qui aime sa femme. »
Georgia Scalliet

Peter Handke, après la tempête



Chaman. Peter Handke, 77 ans, Prix Nobel de littérature 2019.

Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale est un texte de Peter Handke, dont Françon a déjà monté plusieurs pièces depuis *Toujours la tempête*. « *Chez lui, à Chaville, nous aimons discuter de tout et surtout de foot. Ces polémiques au sujet de son Nobel, alors que c'est un écrivain majeur de ces cinquante dernières années, sont ridicules. J'ai parlé avec lui de ces accusations. Il ne connaissait pas Milosevic, qui lui avait demandé de venir le voir: il y est allé.* » Son œuvre théâtrale ? : « *Cela semble*

d'une grande complexité et pourtant ce pourrait ressembler à du théâtre d'enfant. Shakespeare est toujours là à l'arrière-plan, La Tempête le nourrit encore. Dans Les Innocents, Moi et l'Inconnue..., l'Inconnue est proche du personnage d'Ariel, et Moi a un côté mage comme Prospero ou Caliban. » Pour Dominique Valadié, qui interprète l'Inconnue, « *son écriture est limpide, organique; avec lui, même les plus grandes complexités se comprennent. Le texte agit profondément sur l'interprète par les sons, les rythmes. Mon personnage n'est pas un "caractère", mais une femme qui met de la pensée dans des esprits échauffés. À ceux qui font bruir cette polémique pour le Nobel, on a envie de dire: "Mais lisez-le! Et vous comprendrez..."* » ■



entretien / Alain Françon

Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale

LA COLLINE - THÉÂTRE NATIONAL / DE PETER HANDKE / MES ALAIN FRANÇON

Promesse d'un chemin libre, territoire à défendre ou destin prisonnier du passé : la route départementale où cheminent Peter Handke et Alain Françon révèle son mystère au fur et à mesure des saisons.

Est-il possible de raconter cette pièce ?

Alain Françon : Comme dans tous les romans et les pièces de Peter Handke, celle-ci commence par un lieu. C'est d'abord le lieu qui déclenche l'écriture chez ce dramaturge. Soit, ici, la route départementale, non-lieu plutôt que lieu, espace intermédiaire devenu mythique par une série d'appropriations pendant l'enfance. C'est là que l'enfant a couru à l'annonce de la mort de sa grand-mère ; c'est là qu'il marchait en donnant la main à son grand-père, dans un pays où les hommes ne se livrent pas à cette familiarité. C'est un lieu propice aux « *épiphanies profanes* » dont parle Walter Benjamin. Le « *Moi* », venu sur la route saluer le printemps, se retrouve face à des « *Innocents* », et c'est cette confrontation qui intéresse Peter. Ces Innocents ne sont pas des ennemis mais des gens inconscients qui ne se sentent pas coupables, une multitude qui progresse au fur et à mesure du temps de la pièce et voudrait s'emparer innocemment de la route pour la rentabiliser. Cette confrontation dure jusqu'à l'arrivée de l'hiver (le drame se déroule en quatre saisons) où une nouvelle apparition de l'Inconnue dans une certaine affliction confirme une promesse de paix. La route disparaît alors et le temps réel réapparaît. La pièce s'est déroulée comme un rêve de jour.

Comment affronter ce qui peut sembler, de prime abord, assez complexe à comprendre ?

A. F. : Peter Handke écrit sans plan. Il trouve cela inesthétique et immoral. Après le printemps et l'été, il s'est même trouvé en panne, pensant ne plus continuer la pièce, et puis une image de papiers qui traînaient dans son allée de jardin chez lui, lui a dit comment continuer l'évolution des Innocents. Il n'y a pas de dialogues dans cette pièce : comme toujours chez Peter Handke, ceux qui parlent sont parfois un peu bavards et se lancent

directement dans le récit à travers des tirades qui ne sont pas les simples répliques ordinaires d'une pièce. Ce texte est un poème dramatique qui se situe au seuil de l'éveil et du rêve, dans un temps et un espace très particuliers, où la part du texte est parfois plus courte que les longues didascalies, sortes de poèmes qui l'accompagnent. Au travail, la complexité du poème dramatique demeure mais elle devient plus concrète, chacun de nous peut voir en effet son propre chemin sur la départementale, et comment au lieu de le défendre et de le protéger, il peut l'ouvrir à l'autre. Bien sûr c'est le regard du spectateur qui est sollicité, son imagination, sa capacité à partir vers l'extérieur pour revenir à son propre intérieur et retourner à l'extérieur. Une nouvelle fois rappelons-nous qu'il s'agit d'un rêve éveillé.

Comment avez-vous travaillé pour porter ce texte à la scène ?

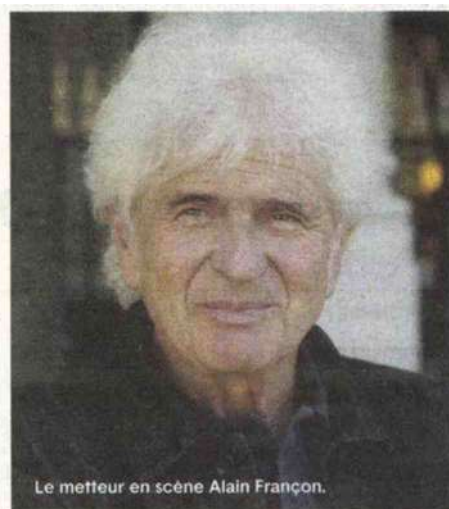
A. F. : Je crois qu'il faut le saisir dans l'immédiateté du poème. Son auteur appartient à la minorité slovène de la Carinthie, province d'Autriche. Il a passé son enfance à la campagne et puis est devenu un grand voyageur. C'est un homme d'une culture immense, d'une profonde intelligence mais qui se veut l'inverse d'un intellectuel. Il n'évoque jamais rien du passé qui n'ait été expérimenté et vécu. Et le passé le propulse vers le maintenant, vers l'aujourd'hui. Comme dans tous les poèmes de Peter Handke, on ne découvre pas de personnages mais plutôt des figures. Tout part de la textualité, de sa matérialité, de la sonorité, qui est essentielle. Pour lui, la notion de rythme est fondamentale. Il y est plus attaché qu'au sens ou au signifié. Voilà pourquoi je lui ai demandé de traduire lui-



même la pièce de l'allemand en français. Il reste peut-être quelques germanismes dans cette traduction mais elle suit son rythme à lui. Mettre en scène cette pièce suppose d'en trouver justement tous les rythmes. Je fais une différence entre produire et interpréter un texte. Ici, ça ne sert à rien d'interpréter : il faut produire.

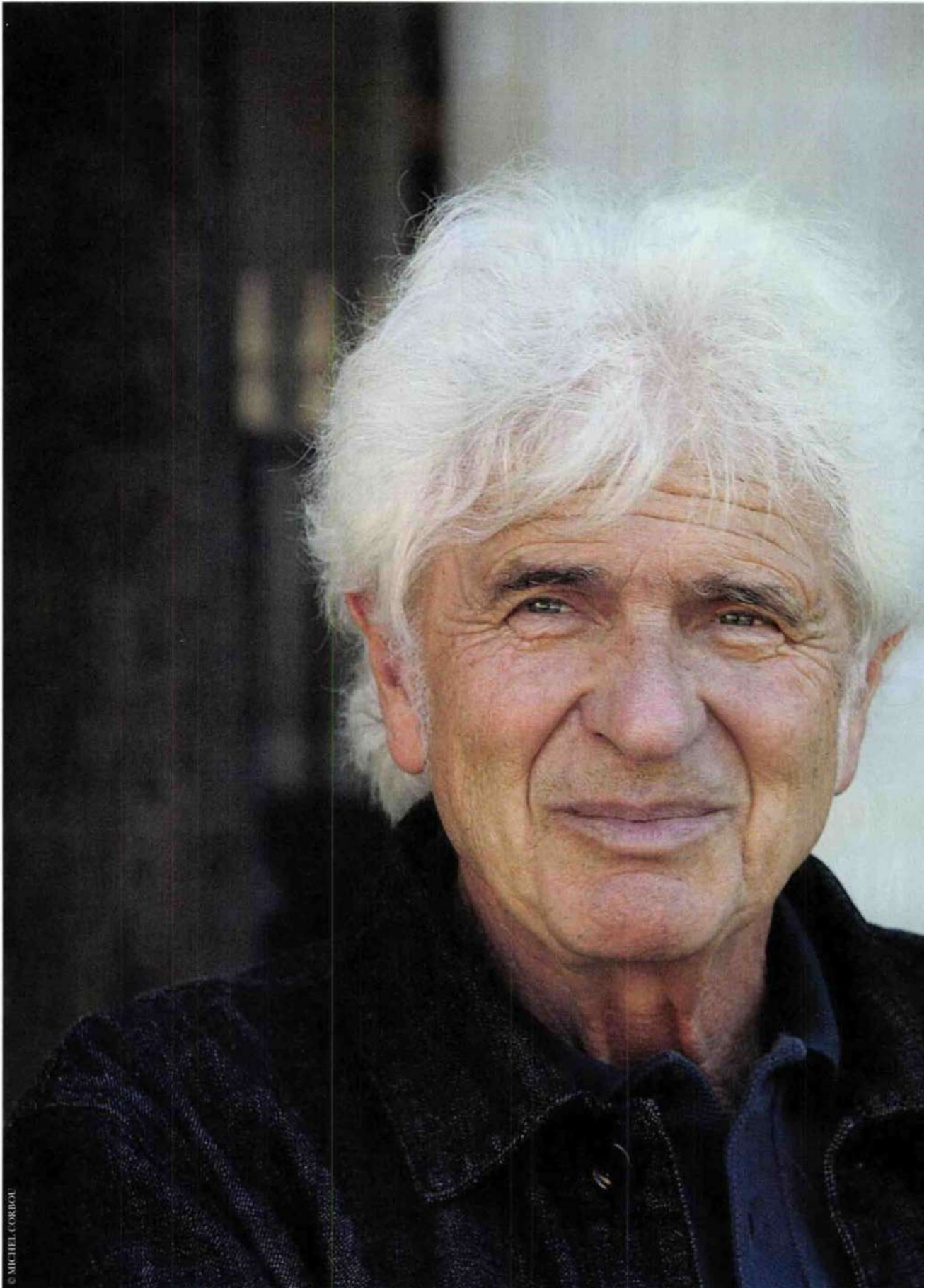
La Colline - Théâtre national, 15 rue Malte-Brun, 75020 Paris. Du 3 au 29 mars 2020. Du mercredi au samedi à 20h30; le mardi à 19h30; le dimanche à 15h30; relâche le 8 mars. Tél. 01 44 62 52 52. Tournée: du 2 au 4 avril à la MC2 (Grenoble).

Propos recueillis par Catherine Robert



Le metteur en scène Alain Françon.

« Tout part de la textualité, de sa matérialité, de la sonorité, qui est essentielle. »



© MICHEL CORBOU

L'INTERVIEW SCÈNE 

« Peter Handke est absolument antihistorique »

Rencontre avec **Alain Françon** qui monte la dernière pièce de Peter Handke, *Les innocents, moi et l'inconnue au bord de la route départementale*. Une fable onirique incarnée par de très grands comédiens.

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

SCÈNE / Page 75





SCÈNE L'INTERVIEW

Il y a une première personne, un « Moi » qui ouvre cette pièce. Peter Handke nous annonce que nous pénétrons là dans un univers qui lui est propre, une rêverie dont nous ne maîtriserons pas toutes les références, et où nous devons tracer notre propre route imaginaire. Car plane un art de la perte sur cette pièce, un sens de la désorientation qui, au théâtre, peut se révéler une expérience forte. Après *Toujours la tempête*, pièce qui relatait le passé de sa famille, Peter Handke signe un texte onirique, presque symboliste.

La route s'y révèle la grande affaire. Elle est ici une départementale, qui traverse la pièce, et sur laquelle on retrouvera les personnages de la mémoire de Handke, pour certains déjà présents dans le si beau dernier *Toujours la tempête*, déjà mis en scène par Alain Françon, comme le grand-père et la grand-mère. D'autres se réunissent dans un peuple sans nom, « les innocents ». Et on ne peut que sourire à cette désignation pour un peuple qui observe le « moi », et sans doute le juge, « vous innocents, vous êtes l'armée du système, vous êtes la seule et dernière puissance mondiale » écrit-il, avec cette intuition du présent qui le caractérise.

Pour la première fois, Peter Handke a traduit lui-même le texte. On découvre ce rythme qui lui est si cher, transcrit en français, et cette limpidité immédiate qui fait son style. Ainsi dans cette adresse aux Innocents : « vous ne mentez pas les innocents. (...) Ah qu'il vous soit donné le don de mentir, pas mieux, mais plus beau-mentir bel et bien. Vous ne mentez pas car vous n'êtes pas capables de mentir. Mais vous ne dites pas non plus la vérité. » L'ambiguïté de chaque phrase de Handke, cet appel à dépasser les manichéismes et les conflits évidents, se révèle dans cette pièce. Il écrit plus loin, « ce n'est pas le sommeil de la raison, mais votre innocence qui accouche de monstres ». Alain Françon, le metteur en scène d'Ibsen, Botho Strauss, Tchekhov, trouve sans doute là de quoi une nouvelle fois déployer son exploration du texte, et du jeu des acteurs. Ce qu'il appelle « creuser » dans l'esprit d'un auteur. Sur scène, les fidèles du théâtre de Handke et Françon, Gilles Privat, Dominique Valadié, Sophie Semin, les acteurs sont comme une troupe de Handke, fidèles à l'auteur, à son théâtre, aux difficultés imposées par ce type de texte.

Un nouveau, Pierre François Garel joue « le chef de la tribu ». Alain Françon l'a longtemps cherché, suivant les conseils de Peter Handke, afin qu'il soit « jeune et arrogant ». Le chef des

innocents, un jeune qui donne des leçons...

Nous nous retrouvons avec Alain Françon dans un lieu qu'il connaît bien, la Colline. Lui qui l'a dirigé pendant des années, se sait ici chez lui.

Il va d'ailleurs présenter la pièce en même temps qu'*Anne-Marie la beauté*, de Yasmina Reza, incarné par un vieil ami, André Marcon. A l'époque de 68, ils se côtoyaient dans la compagnie du « théâtre éclaté », « on vivait ensemble » me raconte-t-il. Alain Françon a cru au théâtre documentaire, puis est revenu à Brecht, au texte, et à cette recherche du mot juste sur scène. Il s'amuse à dire qu'à une époque de sa vie, il pouvait déclarer qu'il valait mieux une guerre qu'une idée fausse sur un plateau. S'il ne dirait pas la même chose aujourd'hui, il choisit de monter une pièce qui tente de dire son époque, et cette idée d'innocence collective, d'un groupe « d'innocents » qui dominerait la route, n'est-ce pas une grande question de notre époque ? Les innocents ne sont-ils pas devenus cette opinion publique qui partout traque les coupables ? Et une grande question pour Handke, le Nobel si mal-aimé des innocents...

« Le naturalisme m'ennuie »

Au début de la pièce, le narrateur dit, « c'est un rêve à la première personne », comment mettre en scène un rêve ?

C'est un rêve de jour, un « rêve éveillé », pour reprendre les termes de Freud. C'est en effet la complexité dramatique. Peter travaille beaucoup sur la notion de seuil, empruntée à Walter Benjamin. Cela signifie qu'il n'y a pas de frontière entre le rêve et le réel, et la mise en scène doit faire le va-et-vient sans arrêt. La première idée de Peter était la confrontation, une idée très présente dans ses pièces, puisque dans *Par les villages*, l'écrivain se confronte à ceux qu'il retrouve dans son village. Ici, il s'agit de la confrontation entre le « Moi », et un groupe qu'il appelle « les innocents », qui ne sont pas des ennemis, qui sont des gens inoffensifs, vous et moi par exemple. C'est un drame en quatre saisons. À l'origine, c'était une tragédie en cinq actes. Le printemps et l'été font office de cette confrontation. Puis il a continué en s'inspirant d'une chose qui lui est arrivé près de sa maison, à Chaville. Il ramasse souvent les papiers, les détritiques que les gens abandonnent - sa maison est au fond d'une allée. Ce sont aussi bien des ex-voto, des tickets de cinéma, des boîtes de médicaments... C'est cela qui a donné la scène des papiers dans la pièce, et lui a permis de continuer, au-delà de la première étape de confrontation. A ce moment-là, les innocents s'humanisent. Puis

LES INNOCENTS, MOI ET L'INCONNUE AU BORD DE LA ROUTE DÉPARTEMENTALE
texte de Peter Handke, mise en scène Alain Françon, avec Sophie Semin, Pierre-François Garel, Gilles Privat... du 3 au 29 mars au théâtre de la Colline, Paris.



L'INTERVIEW SCÈNE I

arrive l'hiver, qui est un hiver de la promesse. Ce n'est pas une pièce nostalgique ; à la fin, la route disparaît, et le nouveau apparaît. Qu'est-ce que c'est que le nouveau chez Peter ? Il y a une forme d'optimisme, une exhortation à la confiance en soi, pour reprendre le mot d'Emerson. Si la route disparaît à la fin, peut-être n'est-ce pas si grave, peut-être est-ce même une bonne nouvelle qu'il n'y ait plus de route.

Qu'est-ce que cette route qui traverse la pièce ?

C'est un lieu et c'est un non-lieu. C'est un lieu qui est devenu sien par toute une série d'appropriations depuis l'enfance : c'est la route où l'on court pour annoncer que la grand-mère va y passer, c'est la route sur laquelle se promène l'homme pour qui il avait le plus d'admiration dans sa vie, son grand-père. Le grand-père a voté contre le rattachement de la Carinthie à l'Autriche à la fin du XIXe siècle, et pour cela il s'est fait presque assassiner, c'est pour cela que Peter l'admire, pour ce courage individuel. Il y a beaucoup de mémoire sur cette route. De faits précis qui reviennent si souvent chez Handke. Cette route, c'est un espace intermédiaire, très propre à Peter. L'appropriation de cette route par les innocents, le chef dit qu'il veut en faire une piste, est une menace. Elle focalise quelque chose de très précis que Peter a formulé dans *Encore une fois pour Thucydide*. Il raconte qu'il a un jour visité la Sainte-Victoire, après un incendie, et qu'il ne retrouvait plus la route, dans ces lieux qui lui sont pourtant très familiers. Je crois qu'il y a dans cette pièce la même idée : la perte du chemin. Dans cette perte, il revit toutes les pertes de sa vie : son pays, le Karst, sa famille. Mais cette perte n'est peut-être pas tragique, demeure la possibilité de trouver un chemin que peut-être l'on pourrait parcourir à deux, comme il l'écrit dans *Encore une fois pour Thucydide*. Walter Benjamin parlait d'images esthétiques comme « des illuminations profanes », je pense que chez Peter Handke, il y a de ces illuminations profanes, et cette route en est une. Comme dans *L'heure de la sensation vraie*, lorsque le personnage principal voit à ses pieds, un morceau de miroir brisé, une barrette d'enfant, et tout à coup l'illumination a lieu, et le monde redevient habitable. Seulement, Benjamin, l'image qui apparaît, il la met immédiatement en critique, et à partir de la critique, il retrouve ainsi l'histoire. Peter ne veut jamais faire ça. Peter est absolument antihistorique. La seule fois où je

me suis engueulé avec lui, c'était à propos d'un peintre, lorsqu'il m'a dit, « c'est un salaud, il se sert de l'histoire ! ».

Parleriez-vous-même d'un idéal d'unité ?

Oui, absolument, il y a cet idéal chez Peter. À partir de l'illumination profane, il a un sentiment d'unité dont il ne veut plus sortir. Sur le plan politique, c'est la même chose, je me souviens d'un texte qu'il avait écrit pour *Libération*, bien avant l'histoire de Sarajevo et de ses prises de position autour de Milosevic, un article qui s'appelait « Le Conte du neuvième pays, ma Slovénie en Yougoslavie ». Il a toujours pensé qu'après la mort de Tito, la Yougoslavie ne devait pas éclater. Il croyait beaucoup à ce pays qui réunissait différentes religions, différentes ethnies, aussi complexe en ait été l'équilibre. Donc le sentiment d'unité a primé toujours en lui...

Il y a aussi des allusions dans la pièce à l'histoire du XXe siècle, et au nazisme...

Je ne connais pas d'écrivain aussi éloigné de l'histoire, qui soit à ce point rattrapé par l'histoire. C'est vrai, dans cette pièce, « l'inconnue » lui parle des gendarmes « despotiques » qui ont emmené une femme à la chambre à gaz.

L'histoire advient, comme par accident. Et par des événements expérimentés. Peter part toujours de l'expérience. Le personnage de sa mère lui a livré aussi beaucoup de récits, qui ont nourri la pièce précédente, *Toujours la tempête* et qui perdurent ici.

Il y a cette image par exemple d'un homme en costume noir et en chemise blanche dans la pièce. Cette image, il l'a expérimentée. Jeune, en Autriche, il a croisé un homme comme celui-ci, qui marchait sur une route, seul, en chemise blanche et costume noir. Depuis, à chaque fois qu'il revient d'une longue marche, à Chaville, il se demande toujours s'il a été à la hauteur de l'homme en noir. Certains jours, lorsqu'il marche, il s'habille en noir avec une chemise blanche. C'est vraiment cela, Peter Handke, ces choses expérimentées une fois, qu'il reproduit, et grâce auxquelles il retrouve une certaine place.

Dans un monde aussi riche de correspondances et de références personnelles, quelle liberté avez-vous de créer une mise en scène ?

J'ai l'habitude de travailler avec des auteurs contemporains, que ce soit Bond, Vinaver, Botho Strauss, donc je sais ce que c'est de faire une mise

« Le théâtre de Handke est un théâtre de messenger »



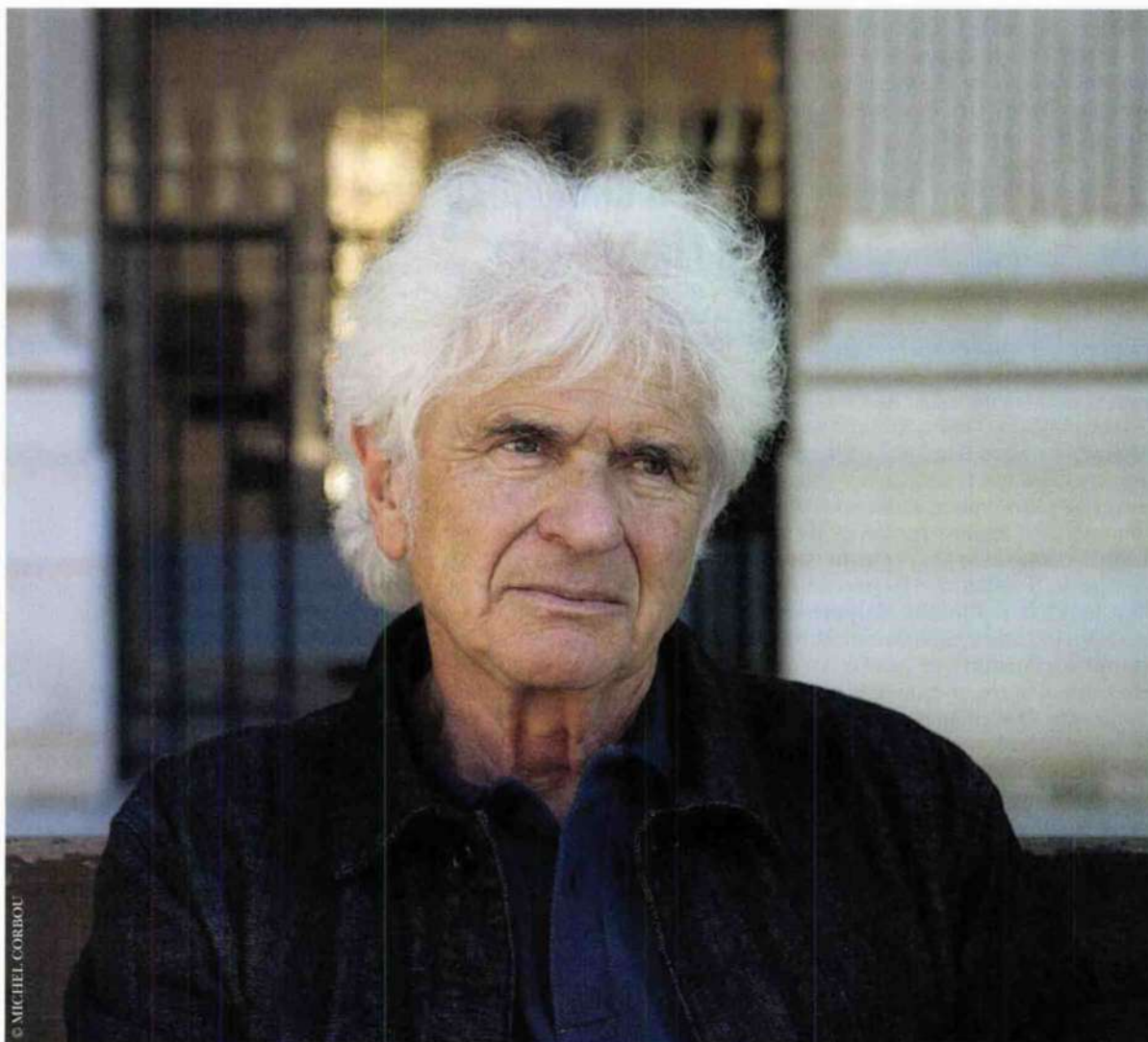
SCÈNE L'INTERVIEW

en scène avec des gens qui sont là... Mais sur les rêveries qui accompagnent cette pièce, c'est plus complexe, parce que je ne peux pas, comme dirait ma psychanalyste, mettre mes rêves à la place des siens. Je sais que Peter élabore parfois ses rêveries après de longue marche, il cherche un état d'épuisement propice à l'écriture, comme Benjamin d'ailleurs le faisait. Cette dimension de rêves, je le prends comme une contrainte tout d'abord, mais qui devient ensuite une liberté. Bien sûr, c'est plus facile à dire qu'à faire, mais c'est quand même une partition qui est très forte pour l'imaginaire des acteurs, donc c'est une chance.

Une pièce plane sur la pièce, *La Tempête* de Shakespeare. Et votre dernière pièce commune

avec Peter Handke, s'intitulait *Toujours la tempête...* Comment expliquez-vous que cette présence dans l'univers de Handke ?

Je pense en effet que le « Moi », est un mélange de Caliban et de Prospero, et que « l'Inconnue » a beaucoup à voir avec Ariel. Mais je n'ai jamais monté de pièce de Shakespeare, par timidité. Donc oui, chez Handke, c'est fondamental, mais comme les Grecs. Et peut-être même que les Grecs sont plus importants. Son théâtre est un théâtre de messenger de la tragédie grecque. Peter ne sait pas écrire un dialogue. Il est incapable de faire une scène de dîner familial. Le récit épique est pour lui l'essentiel. C'est le messenger de la tragédie qui vient raconter ce qui a eu lieu. Ce qui m'intéresse surtout chez lui, c'est cette



© MICHEL CORBOU



« C'est stupide de dire que Peter Handke est négationniste »

dimension rêvée et retranscrite. Le naturalisme ne m'intéresse plus, il m'ennuie, je vous avoue. J'en ai fait, je ne sais plus en faire.

Peter Handke, Edward Bond, Michel Vinaver, Ibsen, Tchekhov, Botho Strauss, Molière, voyez-vous une évidente cohérence dans les choix des auteurs que vous avez mis en scène ?

Pour moi, Michel Vinaver a beaucoup compté, c'est un ami, j'ai d'une certaine manière appris à lire avec lui. Peut-être que je peux voir une analogie entre lui et Tchekhov. De la même façon, je verrais un lien entre Ibsen et Bond. Mais avec Edward Bond, je cherchais quelque chose de très précis, une forme de politique dans le théâtre. J'étais incapable de le trouver, jusqu'à ce que je monte *La Compagnie des hommes*, et que je comprenne où je voulais aller. Lorsque j'ai commencé à monter Bond, les gens m'engueulaient, se plaignaient de ce théâtre qu'ils ne comprenaient pas, mais après deux, trois pièces, ils ont commencé à me remercier... Mais en passant du côté de Bond, j'ai oublié les deux auteurs qui comptaient vraiment pour moi à vingt-cinq ans, Peter Handke et Botho Strauss. J'ai pendant des années regretté de ne pas avoir pu monter leurs pièces. J'ai donc voulu monter *Le Temps et la Chambre*, de Botho Strauss, et ensuite Peter Handke.

Quelles relations entretenez-vous pendant votre travail de mise en scène avec les auteurs vivants ?

Edward Bond m'a toujours aidé, lorsque je lui demandais des détails, il me répondait, sans jamais entrer dans la mise en scène. Avec Vinaver, au contraire, on a fait une mise en scène ensemble de *L'Ordinaire* que nous avait demandé Vitez à Chaillot, ce fut un renouveau pour nous deux merveilleux. Peter Handke, c'est autre chose. Lors des représentations de *Toujours la tempête*, il n'a pas voulu venir, il nous attendait à la sortie du théâtre. Un soir, il nous a tous invité à dîner, et il a sorti une énorme photo de sa famille, pour montrer à chaque acteur qui il incarnait. C'était très intime, et impressionnant.

Vous préparez-vous à défendre Peter Handke dans ce tumulte de l'après Nobel et est-ce que cela vous accable ?

Cela m'ennuie d'ajouter une opinion à une

opinion. Mais même si c'est avant tout l'écrivain et l'homme qui m'intéresse, j'ai beaucoup réfléchi à cette question, et discuté avec lui. Et je crois qu'il y a des choses qu'on ne dit pas dans ce débat, et que l'on devrait dire. Des faits que l'on oublie. Par exemple, que Peter Handke a prédit l'éclatement de la Yougoslavie, notamment dans ce texte paru dans *Libé* un an avant la guerre, « Le Conte pour le neuvième pays », et qu'il redoutait fondamentalement cette catastrophe. J'ai lu des énormités sur son rapport avec Milosevic : la seule fois où il a vu Milosevic lorsqu'il était en prison, il lui a demandé de témoigner pour lui au procès, et Peter a refusé, arguant que ce n'était pas à un écrivain de faire ça. Personne ne le dit. Milosevic, c'est le dernier à avoir tout fait pour qu'il n'y ait pas d'éclatement de la Yougoslavie, voilà pourquoi il intéressait Peter. À l'époque, Régis Debray avait les mêmes positions que Peter. Mais c'est stupide de dire que Handke est négationniste. Je pense qu'il s'est à un moment énervé contre une forme de doxa journalistique, et qu'il ne voulait pas choisir entre les bons et les méchants, il est donc allé sur le terrain, et quelque-soit le résultat de ce voyage, il y est tout de même allé.

Que pensez-vous du théâtre documentaire qui domine en partie le théâtre d'aujourd'hui ?

Pour moi, passer par le théâtre documentaire à l'époque de 68 a été une école géniale, mais j'ai voulu revenir aux textes, cette immédiateté ne m'intéresse plus. Je pense que la représentation se situe dans un écart, que l'on peut appeler fiction, et s'il n'y a pas cet écart, ça ne m'intéresse pas. De la même manière, je n'ai pas envie de tordre le texte d'une pièce pour me l'approprier. Ce n'est pas par respect, mais parce que j'aime creuser dans une pièce, et voir ce qu'il y a dedans, parfois jusqu'à l'inconscient de l'auteur. Quand on prend Molière ou Tchekhov par exemple, quand on creuse, ça surgit comme un volcan, et ça devient très contemporain. Je ne pourrais pas prendre *Oncle Vanja*, enlever la première scène, je ne pourrais pas demander aux acteurs de broder du texte sur celui de Tchekhov, pour le rendre plus immédiat ou plus contemporain. Je ne pense pas que ces auteurs aient besoin de cela, pour devenir d'aujourd'hui.



à partir du
3
Mars

LES INNOCENTS, MOI ET L'INCONNUE AU BORD DE LA ROUTE DÉPARTEMENTALE

La Colline - Paris

Alain Françon

Chercher la co-errance

Après avoir monté *Toujours la tempête* en 2015, Alain Françon retourne à Peter Handke, lauréat en 2019 du Prix Nobel de Littérature, avec sa dernière pièce : *Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale*.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a amené à cette nouvelle pièce de Peter Handke ?

Alain Françon : Depuis que j'ai monté *Toujours la tempête*, on s'est vu plusieurs fois avec l'enfant de recommencer. On a regardé ses autres pièces et comme la dernière se jouait au Berliner Ensemble, je suis allé la voir avec lui et j'ai choisi de la monter. Contrairement à *Toujours la tempête*, je lui ai demandé qu'il la traduise lui-même pour éviter le côté un petit peu précieux des traductions de ses textes. Et comme lui-même a traduit en allemand René Char, Duras, Emmanuel Bove, ou Modiano, cela ne lui posait aucun problème. Au contraire, cela lui a permis de restructurer la pièce, de couper des passages trop longs ou d'attribuer des répliques à d'autres personnages. **La pièce se déroule autour d'une mystérieuse route départementale. Que représente-t-elle pour vous ?**

Cette route, comme toujours

chez lui c'est un non-lieu, mais qui est devenu un lieu par toute une série d'appropriations qui viennent de l'enfance : la route où il a couru quand sa grand-mère est morte, l'endroit où il avait une admiration profonde pour son grand-père... Elle est devenue mythique, presque hors histoire. Donc c'est une route où fonctionne le récit épique, c'est l'endroit des illuminations profanes, c'est-à-dire de la paix. Elle est inutilisée, c'est un espace intermédiaire, pas concret. Au début de la pièce, on nous avertit que celui qui parle, qui va raconter cette pièce, est dans un état de rêve éveillé. Walter Benjamin que Peter Handke a beaucoup lu explique que le seuil est un mouvement continu de flux et de reflux qui fait qu'on est toujours entre deux choses différentes, qu'il n'y a pas de frontière. Chez Peter, les deux choses différentes qui s'interpénètrent sans arrêt, ce sont l'éveil et le rêve ; on peut passer de l'éveil au rêve,

d'une certaine rationalité à quelque chose qui ne l'est plus du tout. Un peu comme chez les surréalistes. Donc la pièce se déroule dans un rêve éveillé. Elle commence par les mots "rêve éveillé" et finit par "le rêve de jour". Et les événements qui s'y déroulent, c'est la défense de cette route face à certains envahisseurs qu'on appelle les Innocents, les Innocents étant vous et moi. Ce ne sont pas des assaillants, mais il y a la menace que cette route redevienne quelque chose d'utile quand le chef des Innocents pose le problème de l'économie de marché, de l'utilisation de cette route, etc. Et ça va jusqu'à ce que tout à coup arrive un temps réel avec l'Inconnue, la femme attendue depuis l'enfance, qui pose la question essentielle pour tout le monde : *et maintenant ?*

C'est Dominique Valadié, votre compagne, qui joue le rôle de l'Inconnue. Il n'y avait qu'elle qui pouvait la jouer, pour vous ? Je pense, oui (*rires*).

À la lecture, on a l'impression que c'est la route de la vie tout simplement.

On peut se dire ça bien sûr. C'est la route de chacun de nous peuplée de tous nos fantômes. Ça rejoint presque un caractère mythologique. Je viens de faire une expérience, je suis allé donner les clés de la maison de mon



père dont j'avais mis huit ans à faire le deuil après sa mort. Et tout à coup, j'ai remarqué sur un chemin très précis qui me raconte des choses de mon enfance. **Bien sûr que c'est le chemin de chacun, menacé par tous les envahisseurs qu'on puisse imaginer.**

Il divise le personnage de Moi en Moi épique et Moi dramatique. Pourquoi ?

C'est un vieux débat chez Peter. Il dit qu'il ne sait pas écrire des dialogues, en tout cas le type de dialogues où deux personnages se retrouvent au petit-déjeuner et échangent des propos. Ça ne lui vient même pas à l'idée de le faire. A chaque fois qu'un de ses personnages commence à parler, il a une page et demie de réplique comme s'il entraînait dans un récit. C'est presque un théâtre de messenger. Dans son écriture,

dès qu'il y a dialogue, c'est en général le drame. *Drame* voulant dire pour lui *guerre*, et *épique* voulant dire *paix*. Donc, dans la pièce, le Moi épique ne suffisait pas, il fallait amener le Moi dramatique pour établir ce débat avec les Innocents et leur chef.

Parmi les autres personnages, il y a aussi la femme du chef. Qu'est-ce qu'elle représente ?

Elle est liée physiquement et sexuellement à l'autorité. De temps en temps, elle a un discours légèrement érotisé et puis c'est celle qui va le plus loin, qui est la plus radicale par rapport au Moi.

Comment met-on en scène une telle pièce ?

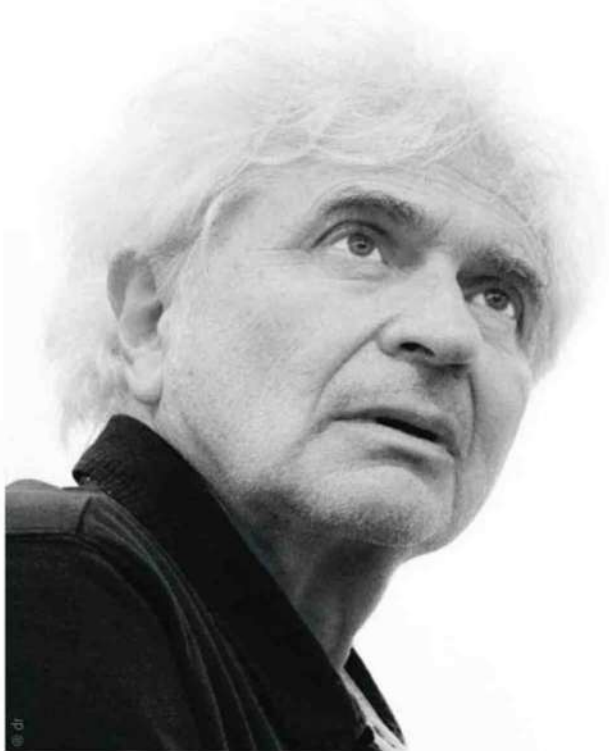
Comme on peut (*rires*). Il faut évidemment trouver des moments où les spectateurs peuvent entrer facilement dans

l'histoire. Et en même temps, d'autres images doivent totalement bouleverser ça. J'ai plutôt l'habitude de travailler sur le sens ou en tout cas sur des pratiques significatives. Et là, j'ai envie de travailler sur la cohérence, et aussi la co-errance. Cela veut dire qu'il ne faut pas avoir peur d'errer un petit peu mais sans perdre les gens.

Scénographiquement, qu'est-ce que cela donne ?

On a beaucoup regardé les images de Gerhard Richter, surtout ses paysages où il y a quelque chose de très flou, où on voit des choses apparaître mais pas nettement. Et puis on a collé au milieu un tas de goudron, c'est-à-dire une route et l'abribus qui est en lui-même une œuvre d'art brut. C'est un poème dramatique. Il a d'ailleurs appelé ça "*pièce en quatre saisons*". La structure, ce sont les quatre saisons. Et à l'intérieur de cette structure il y a des signifiants qui passent. Je pense que les gens peuvent adhérer très facilement à ce type de récit.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*



■ *Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale, de Peter Handke, mise en scène Alain Françon, avec Pierre-François Garel, Gilles Privat, Sophie Semin, Dominique Valadié et Laurence Côte, Daniel Dupont, Yannick Gonzalez, Sophie Lacombe, Guillaume Lévêque, Hélène N'Suka, Joseph Rolandez, Sylviane Simonet*
La Colline, 15 rue Malte Brun
75020 Paris, 01 44 62 52 52,
du 3 au 29/03

THÉÂTRE - ENTRETIEN

Alain Françon monte « Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale » de Peter Handke



DE PETER HANDKE / MES ALAIN
FRANÇON

Publié le 17 février 2020 - N° 285

Promesse d'un chemin libre, territoire à défendre ou destin prisonnier du passé : la route départementale où cheminent Peter Handke et Alain Françon révèle son mystère au fur et à mesure des saisons.

Est-il possible de raconter cette pièce ?

Alain Françon : Comme dans tous les romans et les pièces de Peter Handke, celle-ci commence par un lieu. C'est d'abord le lieu qui déclenche l'écriture chez ce dramaturge. Soit, ici, la route départementale, non-lieu plutôt que lieu, espace intermédiaire devenu mythique par une série d'appropriations pendant l'enfance. C'est là que l'enfant a couru à l'annonce de la mort de sa grand-mère ; c'est là qu'il marchait en donnant la main à son grand-père, dans un pays où les hommes ne se livrent pas à cette familiarité. C'est un lieu propice aux « *épiphanies profanes* » dont parle Walter Benjamin. Le « Moi », venu sur la route saluer le printemps, se retrouve face à des « Innocents », et c'est cette confrontation qui intéresse Peter. Ces Innocents ne sont pas des ennemis mais des gens inconscients qui ne se sentent pas coupables, une multitude qui progresse au fur et à mesure du temps de la pièce et voudrait s'emparer innocemment de la route pour la rentabiliser. Cette confrontation dure jusqu'à l'arrivée de l'hiver (le drame se déroule en quatre saisons) où une nouvelle apparition de l'Inconnue dans une certaine affliction confirme une promesse de paix. La route disparaît alors et le temps réel réapparaît. La pièce s'est déroulée comme un rêve de jour.

« ICI, ÇA NE SERT À RIEN D'INTERPRÉTER : IL FAUT PRODUIRE. »

Comment affronter ce qui peut sembler, de primer abord, assez complexe à comprendre ?

A.F : Peter Handke écrit sans plan. Il trouve cela inesthétique et immoral. Après le printemps et l'été, il s'est même trouvé en panne, pensant ne plus continuer la pièce, et puis une image de papiers qui traînaient dans son allée de jardin chez lui, lui a dit comment continuer l'évolution des Innocents. Il n'y a pas de dialogues dans cette pièce : comme toujours chez Peter Handke, ceux qui parlent sont parfois un peu bavards et se lancent directement dans le récit à travers des tirades qui ne sont pas les simples répliques ordinaires d'une pièce. Ce texte est un poème dramatique qui se situe au seuil de l'éveil et du rêve, dans un temps et un espace très particuliers, où la part du texte est parfois plus courte que les longues didascalies, sortes de poèmes qui l'accompagnent. Au travail, la complexité du poème dramatique demeure mais elle devient plus concrète, chacun de nous peut voir en effet son propre chemin sur la départementale, et comment au lieu de le défendre et de le protéger, il peut l'ouvrir à l'autre. Bien sûr c'est le regard du spectateur qui est sollicité, son imagination, sa capacité à partir vers l'extérieur pour revenir à son propre intérieur et retourner à l'extérieur. Une nouvelle fois rappelons-nous qu'il s'agit d'un rêve éveillé.

Comment avez-vous travaillé pour porter ce texte à la scène ?

AF : Je crois qu'il faut le saisir dans l'immédiateté du poème. Son auteur appartient à la minorité slovène de la Carinthie, province d'Autriche. Il a passé son enfance à la campagne et puis est devenu un grand voyageur. C'est un homme d'une culture immense, d'une profonde intelligence mais qui se veut l'inverse d'un intellectuel. Il n'évoque jamais rien du passé qui n'ait été expérimenté et vécu. Et le passé le propulse vers le maintenant, vers l'aujourd'hui. Comme dans tous les poèmes de Peter Handke, on ne découvre pas de personnages mais plutôt des figures. Tout part de la textualité, de sa matérialité, de la sonorité, qui est essentielle. Pour lui, la notion de rythme est aussi essentielle. Il y est plus attaché qu'au sens ou au signifié. Voilà pourquoi je lui ai demandé de traduire lui-même la pièce de l'allemand en français. Il reste peut-être quelques germanismes dans cette traduction mais elle suit son rythme à lui. Mettre en scène cette pièce suppose d'en trouver justement tous les rythmes. Je fais une différence entre produire et interpréter un texte. Ici, ça ne sert à rien d'interpréter : il faut produire.

Propos recueillis par Catherine Robert

ANNONCES

**LES INNOCENTS, MOI
ET L'INCONNUE AU BORD
DE LA ROUTE
DÉPARTEMENTALE**
de PETER HANDKE
m.s. Alain Françon.
Théâtre de la Colline
(75020), du 3 au 29 mars.

Le titre même invite à la rêverie. Qui est ce Moi, en majuscule, entre les Innocents et l'Inconnue, eux aussi indéterminés et pourvus d'une capitale ? Et pourquoi se tient-il au milieu ? Une nouvelle pièce du tout récent prix Nobel Peter Handke, c'est toujours un événement, lui qui les évite, cependant, scrupuleusement. Alain Françon, coutumier de l'œuvre de l'auteur, s'entoure comme souvent de Dominique Valadié et Gilles Privat, ce qui nous réjouit.



Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale de P. Handke

Une splendeur: difficile de résister au recours de l'hyperbole pour qualifier à la fois la teneur et la stylistique du nouveau poème dramatique de Peter Handke. Lequel va recevoir, ainsi que la polonaise Olga Tokarczuk, le 10 décembre prochain, comme prévu, le prix Nobel de Littérature 2019. En langue allemande, le mot "innocent" est construit d'après la racine du mot "faute" (Schuld): "Unschuldig": celui qui ne commet pas de faute. Tandis que la langue française préfère l'usage d'un substantif qui cache son origine étymologique, "innocens" voulant dire, en latin, "qui ne fait pas de mal". Dans les deux cas de figure linguistique, le titre même de la dernière oeuvre littéraire de l'Autrichien Peter HANDKE et sa traduction en français (composée par l'auteur lui-même)- fait non seulement résonner l'avantage de la sonorité commune des préfixes privatifs "In" et "Un" mais contamine aussi, bien sûr, un autre mot du titre construit sur le même principe: "In connue", "Un bekannte".

D'innocents et d'inconnus, il est bel et bien question en effet tout au long du poème dramatique de HANDKE, de la rencontre entre ceux-là, sans oublier une autre protagoniste: une Route départementale, qui peut être interprétée, -si l'on veut -, comme la métaphore même de l'existence de tout un chacun.

Et HANDKE de sous titrer son poème "Spectacle en quatre saisons". Car, s'il s'agit en effet de théâtre et essentiellement fort bien parlé, l'écrivain ne néglige toujours pas, comme à son habitude, l'importance des images, quand bien même ce sont les mots qui avancent en autant d'actions, en cette fable nouvelle. Images ou paysages détaillés le plus possible: l'oeil attentif de HANDKE est comme un deuxième stylo primordial, ses romans, journaux, scénarios de films, pièces, en attestent chaque fois.

De mal, de fautes, il est aussi beaucoup question, mais selon un principe désormais familier à ceux qui ont déjà lu plusieurs récits de l'auteur de La Femme gauchère, qui n'use jamais de moralisme ni ne souffre aucun manichéisme.

On peut y lire ceci, par exemple (c'est le Chef des Innocents qui parle):

"Je ressens de la pitié pour lui. Souvent je suis pris d'envie de lui faire du bien, de lui poser un petit bidon de lait devant la porte ou de mettre une bougie à ma fenêtre quand il erre la nuit sur la route. Il est malade. Et Dieu seul sait s'il est devenu malade à cause de sa méchanceté ou au contraire s'il était déjà malade le jour de sa naissance et devenu alors méchant à cause de sa maladie. N'importe: malade, déjà, sa folie du silence. Rentrer sur la route - rentrer vers le silence -, seul retour possible de nos jours." (1)

Ce "Il" n'est autre que "Moi", l'un des Dramatis Personae listés en début de volume. Qui plus est, un "Moi" scindé entre Moi l'épique (ou Moi le Narrateur) et Moi le Dramatique. Lesquels se prononcent en alternance ou... en même temps. Et l'affaire de se corser encore plus intelligemment lorsqu'on lit que le Double du Moi est... mêlé au groupe des Innocents. Preuve s'il en est que, chez HANDKE, le scrupule rigoureux à ne jamais se placer au-dessus de toute mêlée est intact et rend alors totalement audible ce qui se profère, s'échange tour à tour, dans la plus insoupçonnée des nuances ou, au contraire, dans le vacarme des disputes.

Est-ce parce que l'auteur de cet article a toujours considéré que Par les villages, théâtre écrit et découvert, au début des années 80, car magnifiquement mis en forme par le metteur en scène français Claude RÉGY, était l'un des livres européens les plus fondamentaux qui soient? toujours est-il que "Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale" s'apparente presque à un palimpseste de "Par les villages", justement. Car on y retrouve avec bonheur et émotion, certains motifs prégnants et communs. Répétition du chant? pas vraiment. L'écriture est absolument neuve. Mais, indéniablement, l'une et l'autre de ces deux propositions littéraires parlent et se répondent comme en échos réciproques, sensibles et peuvent très bien s'envisager séparément. Autonomes mais fraternels ô combien! Et Dieu sait si les notions de fraternités, de



cousinages, d'amitiés sont activement à l'oeuvre dans "Les Innocents..." autant, quoique différemment, que dans "Par les villages".

Le fait même que, selon ce que nous exposons plus haut, l'auteur lui-même s'engage corps et âmes et bien dans le texte et l'action, s'énonçait déjà en 1981; une note préliminaire aux acteurs n'indiquait-elle pas "C'est moi qui suis là" Tous sont dans leur droit - Continuer à jouer, après les mots de conclusion. - Ironie fervente." (2) ?

Faut-il aussi préciser qu'il ne s'agit bien évidemment pas du petit "moi" personnel, anecdotique, que HANDKE se permettrait impudiquement de mettre en valeur, mais tout au contraire ce "Moi" universel, grâce auquel tout le monde peut s'accorder à se reconnaître en lui ?

"Par les villages" prenait comme argument de départ les retrouvailles entre Gregor, écrivain, avec son frère et sa soeur, dans la contrée de leur enfance pour des questions d'héritage et de vente de la maison familiale après le décès des parents. 35 ans plus tard, "Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale" ne prend aucun autre prétexte que la rencontre hasardeuse (mais est-ce si sûr?), surtout utopique (le lieu de nulle part) entre divers personnages à la fois indistincts et fortement individualisés.

"AUCUN POÈTE NE SE PROMÈNE ICI POUR UN FILM DE TÉLÉVISION..."

C'est alors que les jeux de miroirs s'avèrent nombreux, palpitants et fondent le principe d'une écriture qui s'attache à mêler ou dissocier diverses considérations sur l'expérience de vivre, éprouvées tour à tour par un seul d'entre eux (même divisé) et une assemblée. Enjeux sans conséquences autres que de s'énoncer dans l'ici et maintenant (hic et nunc si cher au théâtre) et auxquels prendra part aussi celle qui fut sans cesse espérée: l'Inconnue du bord de la route départementale. Inconnue qui peut faire songer à son aïeule de "Par les villages", Nova, qui préfigurait en une seule entité, le choeur antique. Et dont bien des acteurs de théâtre aiment à dire les magnétiques monologues.

Comme en tout jeu miroitique, le trouble est plaisant à ressentir. Comme si nous avions abandonné Gregor, Sophie, Hans, Nova et les autres au fond de leur vallée et que nous les retrouvions, des années plus tard, errant cette fois sur cette asphalté où brille et se reflète la densité d'une foi demeurée intacte. Malgré les adversités, les échecs, les attaques, les infortunes et diverses querelles assassines. Et surtout les trahisures (l'un des passages du recueil les plus saisissants, en effet, s'attache à désigner ce qu'est la figure du traître). Foi en une humanité débarrassée des tracas et des scories de la mesquinerie ou des conflits lassants à force de ne revêtir qu'une importance relative.

L'ode à cette route immaculée, intacte, dernier territoire peut-être libre sur la Terre, ultime refuge vierge mais non stérile, est source prodigue en confidences que peut, en secret, espérer chaque lecteur pour imaginer sa propre existence vouée à retourner à sa page blanche:

"MOI: Ici c'est la route où jamais dans la vie une armée n'est passée, ni une vaincue ni une victorieuse. Ici c'est la route où jamais n'a flotté un drapeau excepté celui du ciel bleu, des nuages, de la neige. Aucun photographe de mode n'a fait des photos avec des mannequins, ici. Pas de rallyes de voitures oldtimers. Aucun politicien local n'a ici distribué ses tracts, aucun homme politique mondial n'a atterri en hélicoptère, aucun pape n'a ici baisé les restes de l'asphalte. Aucune chaîne humaine, ici, ni d'une façon ni d'une autre. Aucun poète ne se promène ici pour un film de télévision. Pas de festival, ni in, ni off. Aucun démographe ne s'est perdu jusqu'ici. Pas de flûtes des Andes, pas de femmes bulgares, pas de polyphonies corses, aucune chorale de chants grégoriens venant des Monastères de Guadalupe, Montserrat ou Heiligenkreuz. Exceptionnellement peut-être une fois par an une guimbarde. Ah, le vent de la vieille route, en plongeant des hauteurs, à un moment donné, comme le vent du désert, et son bruissement aux joues." (3)

L'humour - sans doute le seul ingrédient stylistique inédit chez HANDKE - n'est pas exempté d'inspiration, comme on peut le lire. Tandis que se dévide, impassible, le fil rouge ténu mais marquant d'un motif récurrent: la revendication abusive d'un territoire, énoncée par quelques uns des personnages. Fut-il utopique, invraisemblable quoique nécessaire au maintien de la denrée la plus menacée de nos jours: le rêve.



"MOI: Ecoutez: ma route, mon droit, le dernier chemin libre sur notre planète - je veux le défendre. Je veux? Je dois. C'est mon rôle. Et est-ce que vous voulez savoir, connards, comment il m'a été attribué, ce rôle ?"... (4) puis "LE CHEF: Prépare-toi, route, à notre assaut. Ce n'est pas une menace. Au contraire. Fin de ta solitude. Terminada tu soledad, ô carretera. Tu ne vas pas échapper à notre amour. " (5)

Que l'individualisme et les luttes infernales pour s'octroyer à tout prix et de façon délictueuse des biens collectifs aient augmenté et gagné du terrain, est un constat que l'écrivain ne manque pas d'analyser ni de railler. Les téléphones cellulaires sont bien sûr, entre autres, passés par là et imitent bien mal les bruits de la nature comme leurs vibreurs le bourdonnement des abeilles:

(6) et, désormais, pour nous atteindre, mutuellement, nous tous, protagonistes de nos propres fictions de vie, sommes devenus complices d'un tel forfait généralisé qui consiste à confondre le désir authentique avec la convoitise inculte.

"TU PARLES DU VENT DANS LE VENT POUR LE VENT"

Au fur et à mesure de la lecture de "Les Inconnus...", pâlit peu à peu l'effet du palimpseste avec "Par les villages" au profit, donc, d'une lecture plus politique, quoique savamment estompée par des fulgurances poétiques:

"Et pendant mon monologue la nuit est tombée sur ma route, sur mon île, une nuit d'abord printanière puis, après le chant des merles, une nuit déjà d'été, remplie de chants de rossignol, et puis déjà les sons des grillons d'un été qui bat son plein, entremêlés de cris de hibou. Quand la lumière du jour revient, c'est l'été éclatant sur la départementale. Des hirondelles, visibles uniquement par leurs ombres croisant la route, audibles dans l'air, et comment! Et moi, où suis-je? C'est comme si j'étais enlevé de la scène, doucement. Une figure, enfin, de deuxième rang? Quelqu'un au fond? Spectateur? Rêveur?... " (7)

On aimerait bien révéler davantage de pistes de lecture, d'interprétations nombreuses et diverses que suscite ainsi ce nouveau livre. Au risque d'embarrasser le futur lecteur. Citer bien d'autres passages, tant l'oeuvre délivre de pages qui fourmillent d'impressions tenaces, de dialogues essentiels, combattifs et obstinés ou, au contraire, volontairement plus secrets. Car le principe même de la duplicité progresse et s'étend à tous les personnages: la femme du chef des Innocents n'est-elle pas, d'abord, prise pour l'Inconnue du bord de la départementale? Laquelle, comme toute vedette qui se respecte, sera la dernière à surgir, pour livrer un combat impitoyable à ce Moi décidément présomptueux et, surtout "saboteur de dialogues" comme le qualifiera comiquement à un moment précis du texte, le Chef des Innocents: " Tu désavoues le dialogue, tu fais le démontage tragique du dialogue. Ennemi du dialogue, toi! Monologue-né! Si au moins tu t'adressais à quelqu'un d'autre. Non: tu monologues exclusivement pour toi-même. Et si au moins en t'écoutant nous autres pouvions accueillir une opinion claire! Non, tu parles du vent dans le vent pour le vent." (8)

On le voit: HANDKE n'oublie pas de s'avancer sans masque, à nouveau, dans cette oeuvre. De s'exposer. Comme il l'aura souvent fait. D'opérer une savante autocritique, quand bien même elle serait le résultat, aussi et surtout, des sérieuses polémiques qui ont entaché sa réputation, de la fin des années 90 au début des années 2000 et suite à ses oppositions contre les dogmes et autres pensées convenues car simplificatrices à outrance quant à ses positions eu égard au conflit entre la Serbie, la Croatie et la Bosnie.

HANDKE a, irréfutablement, un penchant prononcé pour le conflit. D'où son intérêt manifeste, bien sûr, pour le théâtre, en tant que genre littéraire idéal pour le questionner. Quand bien même la plupart de ses oeuvres en appellent bien souvent aux vertus de la paix. Et son dernier poème dramatique, en effet, ne manque pas de tenter ce paradoxe irrésolu. Ce n'est sans doute pas pour rien qu'il fut, dans son pays, le principal traducteur (entre autres) de l'oeuvre de René CHAR, poète, par excellence, des ambivalences humaines.

Ceux qui ont refusé d'entendre l'écrivain autrichien qui, après avoir d'abord voulu autopsier sérieusement les tenants et aboutissants de ce conflit des Balkans, a tourné le dos, dans un premier temps, au troupeau puis a fini par reconnaître que "les crimes commis à Srebrenica sont les pires qu'ait connus l'Europe, après la Seconde guerre mondiale", seraient bien inspirés, si la notion



même de concordat a encore un sens pour eux, de lire "Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale". A commencer par les deux démissionnaires récents du Comité littérature du Nobel, (mais qui ne sont heureusement pas membres permanents de l'association) Gun-Britt Sundström et Kristoffer Leander, ce dernier avouant n'avoir pas la patience d'attendre qu'une réforme interne à l'Académie se mette en place suite à la révélation de scandales sexuels au sein de l'Institution, tandis que la première a décrété, de façon obtuse qu'elle ne saurait approuver une académie "qui met la littérature au-dessus de la politique". Navrante confession d'une personnalité peu éclairée apparemment mais qui ne fera pas date. Contrairement à l'oeuvre plus que jamais intemporelle et indispensable, pour le monde entier, de Peter HANDKE. Car on peut gager aisément sans trop se tromper, que cette pièce sera considérée, dans les temps futurs, comme l'une des plus importantes de cette première moitié du XXI^e siècle, pour ses valeurs profondément humanistes et fortement originales. En attendant que, d'ici 10 ou 20 ans, des praticiens de théâtre aient la bonne idée de proposer, les représentations conjointes mais en alternance de " Par les villages " et de " Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale ", pour faire entendre la qualité des chambres d'échos perceptibles entre les deux oeuvres...

D'ici là, on a hâte de lire, au lendemain du 10 décembre, date de la prochaine cérémonie du Prix Nobel de Littérature, le discours de réception que Peter HANDKE ne manquera sans doute pas d'écrire, pour saluer cette distinction. Hautement méritée, comme l'a reconnu sans s'y obliger, sa consœur elle-même titulaire du Nobel de Littérature, quinze ans plus tôt, en 2004, Elfriede JELINEK.

notes:

(1) à (8) sauf (2) : Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale (Un spectacle en quatre saisons) de Peter HANDKE, traduction de l'allemand (Autriche) par l'auteur, collection "Le Manteau d'Arlequin" © Gallimard, 2019. Parution: 5 décembre 2019.

(2) : Par les villages de Peter HANDKE, traduction de l'allemand (Autriche) par Georges-Arthur GOLDSCHMIDT, collection "Le Manteau 'Arlequin" © Gallimard, 1983.

Le texte Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale (Un spectacle en quatre saisons) sera créé prochainement par le metteur en scène Alain FRANÇON, au **Théâtre national de la Colline**, à Paris, du 3 au 29 mars 2020.

Puis, en tournée, à la MC 2: GRENOBLE, du 2 au 4 avril 2020.



Rencontre autour de Peter Handke

En partenariat avec La Colline-théâtre national, mk2 projetera le documentaire de la cinéaste Corrina Belz sur Peter Handke « Peter Handke in the woods might be late ». La projection sera suivie d'un débat avec la cinéaste et le metteur en scène Alain Françon. Une rencontre autour du travail du romancier Peter Handke

À l'occasion de la programmation à La Colline-théâtre national de la pièce « Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale », mise en scène Alain Françon du 3 au 29 mars, tirée du texte de Peter Handke, mk2 et La Colline organisent une séance exclusive autour de la vie et de l'oeuvre du dramaturge autrichien. Lundi 9 mars à 19h30, Corrina

Belz présentera au mk2 Quai de Loire son documentaire dédié au romancier, « Peter Handke in the woods might be late ».

Cette projection donnera ensuite lieu à une discussion avec Alain Françon.

Peter Handke, variation sur le langage

Cette rencontre entre la cinéaste et le metteur en scène reviendra sur le travail de Peter Handke et sur son rapport au langage, à la littérature. Dans les années 1960, il était la définition même de l'auteur « vedette ». Pourtant, dès que ses oeuvres commencèrent à remplir les listes de bestsellers, il tourna le dos au vedettariat et partit voyager, emmenant ses lecteurs avec lui, les entraînant dans le rythme et la précision de sa langue et dans sa singulière observation de la réalité.

Jeune homme déjà et encore aujourd'hui, Peter Handke n'a jamais cessé de demander : « Où en sommes-nous ? » et

« Comment pourrions-nous vivre »?